703 AVRIL-JUIN 2022

choisir

REVUE CULTURELLE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION

Une présence invisible

Transparents mais bien réels

Illustration de la couverture
© Cristina Conti/Adobe Stock

Illustrations pleine page
p. 4 : © NeagoneFo/Shutterstock

p. 32: *Cosmos*, Lisbonne 2014
© Hakim Boulouiz www.hakimboulouiz.com

p. 58 : Concert de rock
© PxHere.com – CCO

p. 68 : © Illustration, Nicolas Fossati

Dos de couverture
Gustave Flaubert, *Mme Bovary* (1857), extrait de la 2e partie, ch. 8.

Texte choisi par Claudine Mussawir

Sommaire

ÉDITORIAL
Au-delà des apparences par Lucienne Bittar 3

INVISIBLE

HISTOIRE
Le Ciel et la Terre, un tout au Moyen Âge
par Olivier Hanne 5

THÉOLOGIE
Le culte des images. Entretien avec Nicolas Balzamo
par Carole Pirker 9

TÉMOIGNAGES
Les expériences de mort imminente
par Patrick Theillier 13

PSYCHOLOGIE
Pourquoi disent-ils communiquer avec les morts ?
par Adam J. Powell 17

SOCIÉTÉ
Secrets de guérison. Entretien avec Magali Jenny
par Céline Fossati 20

SCIENCES
Lumières sur la matière noire par Laura Baudis 24

ARTS
Culte de l'immatériel ou culte du vide ?
par Geneviève Nevejan 28

TRANSPARENTS

REPORTAGE
Deux Afghanes racontent par Mathilde Weibel 33

SANTÉ
Un mal inapparent. Entretien avec Tamara Pellegrini
par Lucienne Bittar 38

PHOTOGRAPHIE
De la vitre au vitrail par Hakim Boulouiz 42

SOCIÉTÉ
Regarder la pauvreté en face par Fabrice Boulé 48

ÉGLISE
Des femmes dans l'ombre des papes
par Bénédicte Lutaud 51

TÉMOIGNAGE
Les catéchistes, des passeurs de lumière
par Catherine Menoud 55

CULTURE

EXPOSITION
Croyances brutes par Valérie Bory 59

CINÉMA
Création, re-création par Geoffroy de Clavière 63

LETTRES
Cartographies (Pour Mezra) par Adrien Bürki 64

LIVRES OUVERTS 69

choisir

REVUE CULTURELLE JÉSUITE D'INFORMATION
ET DE RÉFLEXION FONDÉE EN 1959

Direction
Pierre Emonet sj

Rédaction
Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Av. du Mail 14B – 1205 Genève
redaction@choisir.ch
tél. +41 22 808 04 19

Conseil de rédaction
Beat Altenbach sj, Raphaël Broquet, Bruno Fuglistaller sj, Stjepan Kusar, Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj

Administration et abonnements
Geneviève Rosset-Joye
rue Jacques-Dalphin 18 – 1227 Carouge (Suisse)
administration@choisir.ch
tél. +41 22 827 46 76

Tarifs
Édition papier + web 1 an
Tarif normal : Frs 55.–
Tarif réduit (étudiants, apprentis, AVS, AI) : Frs 48.–
Europe : Frs 60.–
Autres pays : Frs 65.–
Abonnement de soutien : Frs 80.–
Prix au numéro : Frs 13,50 (+ port)

Site Web
www.choisir.ch

Maquette
GRAFIX Communication visuelle
rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg

Mise en page et impression
Imprimerie Fiorina
rue de Scex 34, 1950 Sion

ISSN 0009-4994

JÉSUITES
Europe Centrale

Comme le vent efface le reflet du ciel
À la surface de l'étang
Efface tous les noms de Dieu
Dans la transparence de ton cœur

Nommer Dieu
C'est rester dans la dualité JE-TU
Or tu es l'invisible
« L'expérience du néant de tout être créé » (Henri Le Saux)

Passer du Dieu créateur
Au Dieu père
Puis à Jésus-Christ
Avant de plonger
Dans la transparence de l'Esprit
C'est le cheminement de toute une vie

Esprit saint
Flux de conscience
Lien universel et éternel
Esprit de la terre de l'air de l'eau et du feu
Souffle de vie qui danse en chacun
Esprit de libération
Qui répare les victimes
Qui rend justice aux opprimés

Esprit qui renouvelle la création
Après les cris et les larmes
Après les guerres et les cyclones

Viens, Esprit
Donner la transparence à nos cœurs

Marie-Thérèse Bouchardy

Éditorial

Au-delà des apparences

Lucienne Bittar, Genève
rédactrice en chef

Dès les premiers jours de l'invasion de l'Ukraine par l'armée russe, les appels à la prière se sont multipliés. Sidérés, fracassés par notre impuissance, nous avons été nombreux à nous tourner vers Dieu, l'invoquant pour le rétablissement de la paix, pour la conversion des agresseurs, pour la protection et la consolation des civils et militaires plongés dans le chaos. Avec, pour les chrétiens, un motif supplémentaire, le début de la guerre correspondant, à peu de choses près, au temps du Carême (catholique et protestant d'abord, puis orthodoxe). Une période de purification et d'approfondissement de la foi, tendue vers l'espérance de la Résurrection, lors de laquelle le fossé entre le monde matériel et temporel, et celui de l'invisible spirituel se réduit.

Ni la sécularisation ni la rationalisation ni le matérialisme ambiant ne semblent parvenir à étouffer l'appel existentiel à « regarder » au-delà de nos frontières. C'est particulièrement flagrant lors de crises profondes, quand la vanité et la fragilité de notre monde sont mises en évidence avec cette nouvelle guerre européenne, ou face à la maladie et la mort.

Ce numéro de *choisir* explore des lieux de jonction entre les réalités visibles et cachées. « Expérienceurs » de mort imminente (P. Thellier), guérisseurs soignant grâce au « secret » (C. Fossati), médiums clairvoyants ou clairaudiants (A. Powell) communiquant avec les disparus pourront paraître farfelus - voire pire - aux yeux de certains. Tout comme la croyance en la puissance de la prière. Force est d'admettre pourtant que ni les sciences physiques ni les sciences psychologiques et sociales ne nient les effets tangibles - et souvent positifs - découlant de ces expériences. « Je peux témoigner que les *expérienceurs*, comme les miraculés que j'ai connus, irradient dans la plupart des cas une grande paix », écrit P. Theillier, ancien responsable du Bureau des constatations médicales du sanctuaire de Lourdes.

Cette paix n'est pas fermeture sur soi, mais appel à la compassion et à la justice, nous disent Jésus et les grandes figures spirituelles. Les magnifiques et multiples gestes de solidarité, très vite posés aussi, envers la population ukrainienne ont été ressentis comme un vibrant et réconfortant *oui à la vie*. Notre deuxième dossier invite à porter ce *oui* vers notre entourage plus immédiat, en regardant ceux qui sont « transparents » à nos yeux. Ceux qui sont « invisibles malgré eux, qui subissent l'indifférence, qui ont l'impression de ne pas être vus, donc de ne pas exister » (H. Boulouiz), qu'ils soient malades (L. Bittar), pauvres (F. Boulé), clandestins ou qu'ils se sentent tout simplement « trop petits » pour avoir le droit de capter la lumière. ■

INVISIBLE

Invisible

Le Ciel et la Terre, un tout au Moyen Âge

Olivier Hanne, Poitiers
historien, chercheur associé à l'Université de Poitiers

Le Moyen Âge a une expérience particulière de l'invisible ; il est même l'inventeur du mot, puisqu'il passe, au XIII^e^ siècle, du latin *invisibilis* au français pour désigner ce qui ne se voit pas. Or l'invisible est une qualité récurrente à l'époque médiévale. Elle oppose le monde matériel et temporel que croient dominer les hommes au monde caché, spirituel et éternel qui recouvre la véritable essence des choses.

Le réel est invisible. Cette pensée marquée par le néoplatonisme est toutefois complexe et ne peut se réduire à un pessimisme ambiant. Le regard est multiple et peut découvrir les réalités invisibles. D'ailleurs, au XII^e^ siècle, les théologiens opposent le monde présent, au sein duquel l'homme perçoit Dieu « par sa foi » *(per fidem)*, à l'au-delà où il le connaîtra « en pleine vision » *(per speciem)*. L'homme est appelé à voir toute chose.

En attendant, l'invisible est multiple. Il s'agit bien sûr de Dieu, de ses forces et de ses anges. Les hommes, et surtout les saints, ont parfois accès à la vérité divine par la prière ou par une vision. L'abbesse Hildegarde de Bingen reçoit à partir de 1141 des visions qui lui offrent un cheminement spirituel et intellectuel à la fois. Dans son livre *Connais les voies*, elle décrit les multiples sens de ces visions, notamment cette lumière brillante, vigoureuse et brûlante, qualités qui selon elle correspondent au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Toute vision exprime donc une réalité théologique invisible.

Le Diable aussi joue de sa présence dans le monde pour tromper les hommes. Vers 1200, le moine Richalm de Schöntal témoigne de l'omniprésence des démons dans son monastère. Lui seul les voit et les entend insulter les moines, et même son lecteur : « Voilà qu'un démon se moque de vous avec ce son qu'il vient juste de faire par vos narines ! »

Prédictions mystiques

Les prophéties sont alors monnaies courantes : des mendiants, des exaltés ou des moines annoncent les événements futurs pour mieux avertir les puissants de renoncer à leur orgueil. Pendant la guerre de Cent Ans, alors que la France semble abattue, des mystiques prophétisent la rédemption prochaine du royaume. Brigitte de Suède († 1373) voit saint Denis implorer la prière de Marie pour la France : « Voyez combien d'âmes sont en danger à chaque heure et les corps des hommes qu'on y tue comme des bêtes. » Et la Vierge d'accuser les rois de France et d'Angleterre d'être comme deux bêtes féroces avides de pouvoir. Pourtant, le Christ survient dans la vision de Brigitte et annonce l'espérance : « Je leur donnerai une paix qui sera éternelle. »

Lorsque Jeanne d'Arc paraît à la cour de Charles VII, le confesseur du roi

Olivier Hanne est un historien médiéviste et un islamologue. Il enseigne à l'École de Saint-Cyr. Il a publié une quinzaine d'ouvrages sur l'Islam et le Moyen-Orient. Dernier en date : *L'Europe face à l'Islam* (Tallandier 2021).

Invisible

Le Ciel et la Terre, un tout au Moyen Âge

exhume un oracle du XII[e] siècle où l'enchanteur Merlin prédit : « Une Vierge venue de la forêt de chênes chevauchera contre le dos du Sagittaire et elle tiendra secrète la fleur de sa virginité. » Cette prédiction astrologique, assez banale, qui donnait à Marie la victoire sur le signe du Sagittaire, c'est-à-dire sur le monstre du Mal, est récupérée par le confesseur qui en modifie le sens. La Vierge devient Jeanne, la forêt de chênes est associée au bois où elle priait, le Sagittaire est forcément l'Anglais - tous deux étant armés d'arcs - et la fleur désigne à la fois le pucelage de Jeanne et le lys blanc du royaume de France. L'invisible a opportunément trouvé un visage, celui d'une jeune fille des marches de Lorraine…

L'Univers est alors un livre symbolique à discerner, car les hommes n'ont pas une approche expérimentale et scientifique de la nature mais une perception allégorique et ornementale qui abolit la frontière entre le fantastique et le réel. L'ours indique la lâcheté et l'ennemi qu'il faut vaincre, tandis que le lièvre est la fragilité de l'âme, sa concupiscence, aussi faut-il le traquer comme Dieu traque la fornication. Toute bataille est un jugement de Dieu : le succès est toujours la récompense d'une vertu, et la défaite la punition d'un péché, généralement l'orgueil. La guerre et les violences subies par les hommes dévoilent en creux d'autres combats, cosmiques et invisibles, mais tout aussi funestes. Les astres s'en font l'écho : en août 1264, une comète aperçue en Italie aurait été un présage de la victoire du comte Charles d'Anjou contre les troupes impériales.

Les sciences de l'invisible

Un lien mystérieux et invisible unit l'homme au cosmos à travers son corps, et les quatre éléments - terre, eau, feu et air - se retrouvent dans le microcosme qu'est l'humain et le macrocosme qu'est l'Univers. Aux éléments se combinent aussi des qualités : le chaud, le sec, le froid et l'humide. Cette théorie, dont les premiers éléments remontent à Platon et Macrobe, était couramment partagée au Moyen Âge.

Au dérèglement de l'équilibre médical de la personne correspond un dérèglement astral « à la manière d'un aimant », que le médecin va se charger de comprendre avant de donner une pharmacopée. Si l'homme vieillit c'est parce que le monde vieillit lui aussi. Le Sagittaire est chaud et sec, il est masculin ; le sang a une nature chaude et humide ; la bile noire située dans la rate est froide et sèche, elle influe sur la mélancolie. L'hygiène de vie et les astres opèrent des bouleversements invisibles sur la santé. Toute fièvre est une manière pour le corps de cuire les humeurs déséquilibrées, qu'il faut alors évacuer par une saignée ou par les selles.

La médecine est donc l'art par excellence de l'invisible : il faut percevoir les astres, comprendre la santé psychologique et spirituelle du patient, doser ses remèdes. La prière et le calme intérieur sont des voies de guérison autant que le médicament. Ainsi, en 1370, deux médecins italiens, Marsilio et Garbo, écrivent : « Avant tout, on ne devra pas penser à la mort, et nul ne doit s'emporter

contre ses semblables (…). Il est bon d'écouter de belles mélodies, et de goûter aux plaisirs de la saison en compagnie agréable. » Et les deux hommes de déconseiller le sexe.

Les mentalités providentialistes et la conviction que l'Univers forme un tout symbolique poussent certains à avoir recours à l'astrologie divinatoire, qui connaît une vogue impressionnante entre le XII^e^ et le XVI^e^ siècle. Les traducteurs de textes arabes s'intéressent prioritairement à la science astrologique, indissociable de l'astronomie, de la magie astrale et de la médecine, puisque toutes ces « sciences » coopèrent pour rééquilibrer les humeurs des corps et les dérèglements de la santé ; 40 % des textes passés de l'arabe au latin avant le XIV^e^ siècle concernent l'astrologie, la divination et la magie qui, pour les Arabes comme les Occidentaux, sont alors de vraies sciences, utiles et prestigieuses.

La magie, entre pouvoir et sagesse

Vers 1130-1140, le lettré anglais Robert de Ketton achève sa traduction latine des *Quarante chapitres* d'al-Kindî, philosophe et astrologue arabe du IX^e^ siècle. L'un des chapitres explique comment « conduire de l'eau des fleuves et des ruisseaux, pour aménager des canaux et des puits dans les terroirs » :

> « Pour l'opération de faire sortir des fleuves de leur lit, on choisit un repère ferme et clair dans le premier quart du Soleil, la Lune étant engagée et ascendante (…). Par cette modeste opération, on obtient un avantage considérable, une eau abondante et saine, garantie sans naufrage ni peste ni inconvénient, et surtout permanente. »

L'entourage des princes est friand de ces ouvrages. Si ces sources ont surtout des fonctions médicales, elles offrent aussi aux papes des anticipations sur le déroulement des crises politiques et militaires. Vers 1246, le légat Albert Behaim fait traduire un texte astrologique faussement attribué à Aristote, le *Secret des secrets*. Son chapitre *De la conduite des guerres* est censé fournir des conseils pour déclencher une bataille au bon moment, notamment quand l'ascendant et la Lune sont dans le signe du Lion.

Cette science des invisibles atteint un sommet avec le poète et astrologue Cecco d'Ascoli, qui se pique aussi de magie et de médecine. Devenu astrologue de la cour de Florence, il est condamné en 1327 par l'Inquisition de la ville, non pas pour son exercice de l'astrologie, mais parce qu'il aurait cherché à utiliser les esprits des « sphères supérieures » pour intervenir sur le cours de l'histoire, voire pour calculer la date de la venue de l'Antéchrist. Tout aussi gênant, son poème l'*Acerba* relie la morale à des conjonctions astrales, annulant ainsi le libre-arbitre humain :

> « Les astres et leurs différentes sphères,
> Poussent les personnes à accomplir des [actions diverses,
> Et exercent leur pouvoir de telle sorte qu'il [ne disparaît jamais. »

La tentation de la magie est grande pour tous ces hommes, malgré sa condamnation claire depuis les conciles des VI^e^-VIII^e^ siècles. L'astronomie, indissociable de l'astrologie jusqu'au XIV^e^ siècle, entraînait fréquemment les praticiens à user de magie pour mieux lire les astres et leurs mystères. L'alchimie participait à cette recherche des vérités dissimulées et visait à redécouvrir les secrets perdus de l'Univers, révélés autrefois par le dieu Hermès. « L'alchimie, définit le philosophe du XIII^e^ siècle Roger Bacon, est la science qui enseigne à préparer une certaine médecine ou élixir, lequel étant projeté sur des métaux imparfaits leur communique la perfection dans le

Invisible

Le Ciel et la Terre, un tout au Moyen Âge

moment même de l'obtention. » À travers la pierre philosophale, l'homme s'assure le pouvoir de la transmutation des métaux, mais plus profondément une capacité de régénérer le cosmos. L'alchimie n'est donc pas seulement affaire d'alambics, de cornues et d'athanors, mais surtout de sagesse et de perfection spirituelle et morale.

Le temps de la méfiance

Mais les progrès scientifiques et les définitions philosophiques troublent l'existence de ces mondes invisibles. L'astrologie devient de plus en plus suspecte au XIVe siècle aux yeux de l'Église, alors qu'elle gagne en popularité dans les universités et les élites profanes. Les condamnations se multiplient contre la magie et la divination. L'astrologie « orthodoxe », acceptée par l'Église, s'oriente progressivement sur une étude des horoscopes et le calcul des cycles astraux, et tend à se rapprocher de l'astronomie telle que nous la définissons aujourd'hui. Pour le reste, la papauté est de plus en plus méfiante, alors que, précédemment, l'astrologie était longtemps restée en vogue à Rome, notamment auprès du pape français Jean XXII (1316-1334) qui fut probablement un magicien.

La suspicion ira grandissant avec la Réforme et l'humanisme. « Autant d'abus et de futilités », dira Gargantua à son fils Pantagruel à propos des pratiques astrologiques. Chez les lettrés imprégnés d'Aristote, on se rappelle que les vecteurs de l'astrologie en Europe furent arabes et juifs. La science arabe revêt donc quelque chose d'irrationnel, d'approximatif, de non-scientifique. Or, justement, le XIIIe siècle a définitivement assimilé le concept de science *(scientia)* comme « connaissance certaine de la vérité », avec ses méthodes : la confrontation des thèses et la vérification des hypothèses énoncées.

Dès lors, l'invisible n'a plus sa place. L'astrologie est qualifiée d'« art » et non de « science ». La physique d'Aristote et l'expérimentation écartent peu à peu la théorie du microcosme et du macrocosme, et le livre symbolique de la nature se referme au profit de la découverte de causalités logiques et physiques. Elle se désacralise en devenant visible et observable. Même l'Église s'adapte, puisque les canonisations obéissent à partir du XIIIe siècle à des enquêtes pour déterminer les vertus du saint, plus que ses miracles.

Finalement, aux XVe et XVIe siècles, seuls les sorciers sont encore attachés aux significations symboliques de l'invisible, isolement qui déclenche contre eux la répression de l'Inquisition et des États. Le tribunal - civil - de Douai ne note aucun procès en sorcellerie avant 1400 (23 au XVe siècle et 36 au siècle suivant).

Avec la Renaissance émerge l'homme moderne : un être observable et scientifique, mais aussi fragmenté, coupé des réalités invisibles et de sa propre intériorité. Le Moyen Âge avait l'avantage de le considérer comme un tout… ■

Invisible

Le culte des images
entretien avec Nicolas Balzamo

Carole Pirker, Lausanne
journaliste cath.ch

THÉOLOGIE

Le christianisme a autorisé la représentation des êtres célestes et avalisé le principe de leur culte. Sauf que la vénération du fidèle ne devait pas s'adresser à l'image, mais à ce qu'elle représente. Or, dès la fin du Moyen Âge, comme le constate l'historien Nicolas Balzamo, la pratique contredit les principes théologiques régissant ce culte.

Faut-il prohiber les images religieuses et leur culte ? La question est au centre d'un essai de Nicolas Balzamo, maître-assistant à l'Institut d'histoire de l'Université de Neuchâtel. Dans *Les êtres artificiels*, ce spécialiste de l'histoire religieuse détaille les contours que prend la relation entre images et christianisme dès la fin du Moyen Âge, au moment où la plupart des pèlerinages n'ont plus pour objet des reliques, mais des images. Une période où se sont multipliés statues et tableaux faisant l'objet d'un culte. Il s'est donc interrogé sur la façon dont cette pratique pouvait se concilier avec les principes théologiques en vigueur au sein du christianisme.

Nicolas Balzamo
Les êtres artificiels
Paris, Cerf 2021,
236 p.

Carole Pirker : Quels sont les débats autour de la représentation des figures sacrées ?

Nicolas Balzamo : « Il y a, d'une part, celui qui porte sur le fond du problème : est-il licite de représenter les êtres célestes (Dieu, Christ, Vierge, saints), d'avoir des images dans les églises et de leur vouer un culte ? Deux grands courants se distinguent ici : celui qui considère que toute image religieuse génère un risque d'idolâtrie, et qu'il vaut donc mieux les prohiber ; et celui qui considère que les images sont utiles aux fidèles dans la mesure où elles possèdent une fonction pédagogique, et qu'en plus il n'y a guère de risque que celui qui vénère une image la confonde avec ce qu'elle représente.

» Le second débat, qui s'est développé à partir du moment où le christianisme occidental a tranché en faveur des images (XII^{e}-XIII^{e} siècles), a porté sur les formes pratiques du culte des images. Il a opposé les théologiens que certains phénomènes inquiétaient - le fait, par exemple, que des fidèles attribuaient aux images une puissance propre en les créditant de miracles - et ceux qui n'y voyaient que des déviations bénignes et marginales. »

Dans la relation que les fidèles entretenaient avec ces images, vous soulignez le paradoxe consistant à les traiter comme si elles étaient des êtres vivants. Cela posait-il problème ?

« Toute image figurative (et pas seulement religieuse) peut générer des réactions de ce type. Il suffit de songer au fait que nous n'aimerions pas voir déchirée ou brûlée la photographie d'un être cher. De son côté, l'image religieuse servait souvent d'intermédiaire dans la dévotion. Dans la mesure où il est toujours dif-

Invisible

Le culte des images
entretien avec Nicolas Balzamo

ficile, dans la pratique, de dissocier strictement l'image de l'être qu'elle représente, les fidèles en venaient parfois à traiter les images comme si elles étaient les êtres qu'elles représentaient. Pour certains théologiens, ce type d'attitude posait problème car il pouvait aboutir selon eux à de l'idolâtrie, autrement dit au fait que les gens vénéraient les images pour elles-mêmes. »

Comment expliquer le culte de la Vierge chez les catholiques ?

« La surreprésentation des images de la Vierge dans l'ensemble de l'imagerie religieuse s'explique par deux facteurs. Le premier est l'importance croissante du culte marial dans le christianisme latin à partir du XII^e^ siècle, la Vierge devenant peu à peu l'intercesseur principal des hommes auprès de Dieu, au point, parfois, de ‹faire de l'ombre› à la figure du Christ. En second lieu, le dogme de l'Assomption, répandu depuis le haut Moyen Âge, postulait que la Vierge avait été élevée au Ciel en esprit mais aussi en corps. Par voie de conséquence, il ne pouvait y avoir de reliques corporelles de la Vierge. Le culte de la Vierge a donc mis l'accent sur ses représentations. »

Pour mieux comprendre l'enjeu de cette relation entre image et religion, pourriez-vous nous dire ce que postulait exactement la doctrine établie au Moyen Âge à propos du culte des images ?

« Dans le christianisme latin, la question des images a donné lieu à deux doctrines successives. Dans un premier temps (VI-IX^e^ siècles), les théologiens ont défendu l'idée du rôle pédagogique des images (l'image comme livre des illettrés). Leur présence était donc licite dans les églises, mais leur vénération proprement dite était encore objet de débats. Par la suite, à partir du XII^e^ siècle, s'est imposée l'idée que les images pouvaient faire l'objet d'un culte en bonne et due forme.

» L'argument principal (emprunté aux théologiens grecs) est la théorie dite du prototype : un fidèle qui vénère une image, par exemple un crucifix, ne vénère pas l'image en tant que telle, autrement dit un objet, mais uniquement l'être que cette image représente - le Christ dans le cas d'un crucifix. L'image est donc considérée avant tout comme un signe qui renvoie à autre chose que lui-même. Cette théorie permet de contourner l'interdit des images de Dieu de l'Ancien Testament et donc de réfuter l'accusation d'idolâtrie : le fidèle qui vénère une image n'est pas idolâtre puisqu'il n'adore pas un objet mais uniquement l'être auquel cet objet renvoie. »

Vous expliquez dans cet essai que ce culte s'est émancipé du cadre théorique fixé par cette doctrine. Comment ont réagi les théologiens du Moyen Âge ?

« De façon parfois très différente. Pour certains, les formes pratiques revêtues par le culte des images - notamment le fait que de nombreux fidèles faisaient des distinctions entre les images et attribuaient à certaines d'entre elles le pouvoir de faire des miracles - étaient des dérives bénignes et sans gravité, dans la mesure où les fidèles croyaient bien faire. D'autres étaient moins optimistes : à leurs yeux, de tels compor-

Vierge Marie, La Roche-sur-Foron © Catherine Leblanc/Godong

tements pouvaient dégénérer en idolâtrie et devaient donc être prohibés. L'émergence de la Réforme au XVIe siècle a eu pour effet de gommer ces divergences à l'intérieur du camp catholique : désireux de présenter un front uni contre les protestants, les théologiens catholiques des XVIe et XVIIe siècles ont préféré ne pas s'étendre sur les formes pratiques revêtues par le culte des images et ses éventuelles dérives, de peur de paraître donner raison à leurs adversaires. »

Cette question des images a en effet opposé catholiques et protestants. Avez-vous un exemple concret ?

« Dès 1521, des villes et des villages passés à la Réforme ont vu se développer des cas d'iconoclasme, autrement dit de destruction d'images religieuses au motif qu'il s'agissait d'idoles. Cet iconoclasme a pu être spontané, comme en France en 1562 ou aux Pays-Bas en 1566, ou organisé officiellement, comme à Zurich en 1524 où la destruction des images a été supervisée par les autorités urbaines. »

Quelle importance revêt aujourd'hui encore ce rapport entre image et religion ?

« L'importance des images dans la vie religieuse est variable en fonction des différentes confessions chrétiennes et des régions considérées. Globalement, les images ne sont plus un sujet de discorde entre catholiques et protestants. Le culte des images reste marqué dans le catholicisme méditerranéen et latino-américain, ainsi qu'en Pologne, avec notamment des images célèbres qui font l'objet de pèlerinages. Il suffit de songer au pèlerinage de Częstochowa, en Pologne, ou de Guadalupe au Mexique.[1] Il reste un élément central dans le monde orthodoxe, en Russie et en Grèce notamment. »

Invisible

Le culte des images
entretien avec Nicolas Balzamo

Si l'on songe à la caricature religieuse, l'Islam n'a manifestement pas le même recul que les autres monothéismes. Comment l'expliquer ?
« La situation faite aux images en Islam est complexe et a beaucoup changé avec le temps. Le monde chiite a ainsi produit de nombreuses images du Prophète tout au long de son histoire. L'Islam sunnite y a été moins favorable, mais ce n'est qu'à une époque relativement récente (XVIII[e] siècle) que l'école wahhabite a fait le choix de l'interdiction totale. Les récentes affaires mettant en jeu images et religion (caricatures de Mahomet notamment) s'expliquent par la crise généralisée que traverse le monde musulman depuis quelques décennies - crise qui n'est pas réductible à la question religieuse - plutôt que par une incompatibilité ‹naturelle› entre Islam et images. Plus généralement, si on considère l'histoire des trois grands monothéismes, on constate que tous trois ont un rapport compliqué à l'image en général et à l'image de Dieu en particulier, mais que ce rapport connaît des phases de crises et d'accalmies. » ■

1 Le sanctuaire de Notre-Dame de Częstochowa abrite l'image de la Vierge Noire de Jasna Gora, qui aurait été peinte par saint Luc. Elle est objet de pèlerinage depuis le XIV[e] siècle. Le sanctuaire polonais accueille aujourd'hui encore 4 à 5 millions de pèlerins par an. Le sanctuaire de la basilique de Notre-Dame de Guadalupe (Mexico) accueille pour sa part la tilma de Juan Diego, un tissu sur lequel est imprimée une image de la Vierge. Le 9 décembre 1531, la Vierge apparaît à un indigène au nord de Mexico. Comme preuve de cette apparition, une image de la Vierge vêtue d'une robe rose ornée de motifs indigènes et d'une cape bleue étoilée d'où sortent des rayons de lumière est miraculeusement imprimée sur le manteau du jeune homme. Aujourd'hui encore, la basilique reçoit près de deux mille pèlerinages par an. (n.d.l.r.)

Nettoyage des icônes, Thessalonique/Grèce
© Julian Kumar/ Godong

Invisible

Les expériences de mort imminente

Patrick Theillier, Lourdes
médecin

TÉMOIGNAGES

Depuis les années 80, des expériences de mort imminente (EMI) secouent régulièrement le monde médical. J'en suis arrivé à reconnaître qu'il fallait prendre au sérieux ces phénomènes à la fois étranges et fascinants. Ils pourraient bien être, dans notre Occident tellement sécularisé, une manifestation de la miséricorde de Dieu pour notre temps, *un signe du Ciel pour nous ouvrir à la Vie invisible*.[1]

Patrick Theillier a été durant une douzaine d'années responsable du Bureau des constatations médicales du sanctuaire de Lourdes. Il est l'auteur de *Expériences de mort imminente* (Artège 2015) et de *Expériences de Vie imminente* (Artège 2019).

Alors que tout est fait pour oublier la mort, voilà que celle-ci nous rattrape avec un virus minuscule (1 million de fois plus petit qu'un grain de sable) qui fait trembler la terre entière. Depuis, nous n'avons plus, semble-t-il, qu'une seule idée en tête : chasser cette mort que nous ne saurions voir. La mort, en effet, effraie l'homme moderne car pour la majorité de nos contemporains l'existence s'arrête avec celle-ci. L'éternité a disparu de nos préoccupations…

Nous-mêmes, chrétiens, où en sommes-nous par rapport à cette vie qui nous attend ? Dans l'Évangile, la vie éternelle est affichée comme une vérité absolue. Son existence y est même proclamée à quarante-quatre reprises ! Et pourtant, ne vivons-nous pas en ce monde comme si nous ne devions jamais le quitter ? Sommes-nous vraiment convaincus qu'il y a une vie après la vie ? Ne disons-nous pas plutôt que « après tout, on verra bien », que « de toutes façons, on ne sait pas ce qu'il y a après » et que, « d'ailleurs, on ne peut pas le savoir parce que, comme on l'entend souvent dire, *personne n'en n'est jamais revenu* » ! Mais voilà, justement, certains semblent bien l'avoir fait !

Une ouverture sur la Vie

Des signes de cette réalité invisible nous sont aujourd'hui donnés. Des personnes considérées comme mortes (en état de mort clinique, avec arrêt du pouls et de la respiration) témoignent avoir vécu une expérience inoubliable qui les a comme happées vers un *ailleurs*, un *au-delà* qui ne fait pas partie des catégories matérielles dans lesquelles nous sommes enfermés aujourd'hui. Revenues à la vie, elles ne voient plus leur existence de la même façon.

Elles racontent, quand elles se sentent en confiance, s'être retrouvées dans un autre monde, un monde magnifique, hors de notre temps et de notre espace, qu'il leur a fallu quitter pour revenir sur terre… Cet aller-retour est inscrit en elles. Assurées qu'il y a une vie après la mort, elles retrouvent un fort regain de vie, réactivent leur spiritualité, envisagent la vie comme sacrée et considèrent la mort comme en faisant partie, comme un simple passage. Aussi disent-elles ne plus avoir peur de la mort !

Parce que ceux qui ont vécu cette expérience ont été confrontés à une vie qu'ils reconnaissent dans l'au-

Invisible

Les expériences de mort imminente

delà, celle qui nous attend, nous pourrions, tout en gardant l'acronyme EMI d'usage, parler plutôt d'*expériences* de *Vie imminente*.[2]

Comment se déroule une EMI ?

Les EMI sont universelles. Elles concernent les hommes et les femmes de tous les temps, de toutes croyances, de tous niveaux d'instruction, de toutes cultures et milieux socioculturels, de tous âges enfin. Elles ne sont pas du tout exceptionnelles et bien plus fréquentes qu'on l'imagine, même si elles ne surviennent que dans 12 à 18 % des cas de mort clinique (brutale ou non). Il n'y a rien de systématique et on ne sait pas pourquoi cela arrive chez certains et pas chez d'autres.

Lumière au bout du tunnel
© Olex Runda/ Adobe Stock

Il s'agit d'un ensemble de *visions* et de *sensations* parfaitement « mémorisées » par des patients se trouvant en mort clinique ou dans un coma avancé. Elles se caractérisent par une succession de phases spécifiques bien identifiées et en général reproduites d'un patient à l'autre. Mais tous les *expérienceurs* ne vivent pas l'ensemble de ces phases.

1. Décorporation ou *Out Body Experience*. Alors que la personne est objectivement en arrêt cardio-vasculaire - dans l'ambulance à la suite d'un accident ou sur une table d'opération, ou encore plongée dans le coma - elle a soudain l'impression, subjective, de « sortir hors de son corps », de flotter au-dessus de lui ou d'être collée au plafond de la pièce. C'est assez fréquent - à la limite même banal - et possible en dehors d'une EMI. Les sujets peuvent décrire à l'équipe chirurgicale toute l'opération pratiquée sur leur corps « en vue plongeante ». Ils entendent les paroles échangées et parfois, ce qui va plus loin, captent par télépathie les pensées et émotions du personnel présent (ce qui a été vérifié) ou encore des bribes de discussions dans des pièces voisines.

2. Changement d'état du corps. La conscience et la lucidité de l'*expérienceur* se trouvent renforcées, avec des émotions et des sentiments intenses, généralement positifs (mais pas toujours). Il lui semble n'avoir plus de corps matériel, lourd, compact, opaque. Ce qui est plus surprenant, c'est que la personne mourante peut prendre de la distance, traverser les murs, s'éloigner dans l'espace, observer le monde sous tous les angles, à 360°, percevoir la scène simultanément depuis plusieurs points de vue. Elle peut parfois voir des détails très précis d'objets éloignés.

3. Traversée d'un tunnel. Dans un cas sur trois, le sujet raconte avoir été comme aspiré à grande vitesse à l'intérieur d'un « long tunnel » débouchant dans un lieu inconnu, « non terrestre ». L'*expérienceur* peut rapporter avoir été emporté dans un « paysage » d'une saisissante splendeur, d'une indescriptible beauté, où il a entendu une musique magnifique ne ressemblant à rien de ce qu'il a connu sur terre… Au bout de ce tunnel, dans les deux tiers des cas, il perçoit une « lumière blanche », très attirante, éclatante, dorée, aussi brillante « qu'un million de soleils », mais pas du tout aveuglante. Il décrit ce qu'il perçoit comme étant un autre univers, céleste, spirituel.

4. Rencontre d'autres êtres. Là, la rencontre d'une figure spirituelle, un « ange », est possible. Mais le plus souvent, c'est un proche décédé, reconnaissable, qui l'accueille, avec une infinie bienveillance, puis le renvoie en lui disant que son heure n'est pas encore venue. Il ne s'agit pas d'un « pur esprit », mais d'un être doté d'un « corps spirituel ».

Un amour ineffable

5. Rencontre avec un « Être de lumière ». À un niveau de plus, certains racontent s'être retrouvés devant une *personne* rayonnante de lumière. Le plus impressionnant pour eux, c'est que cet être « dégage un amour ineffable », universel et personnel à la fois. Les chrétiens le désignent comme étant Dieu ou le Christ, les autres ne lui donnent pas de nom mais restent simplement subjugués par l'amour qui émane de lui. Quoi qu'il en soit, ces *expérienceurs* se sont sentis aimés comme jamais auparavant.

6. Revue de vie. Souvent le mourant peut « percevoir le film de son existence passée » en un seul coup d'œil. L'Être de lumière semble tout connaître de lui, posant la question : « Qu'as-tu fait de ta vie ? » avec beaucoup de tendresse, sans blâme, sans reproche, sans culpabilisation, mais avec, en même temps, toute l'exigence de l'amour. Il n'y a pas de jugement. C'est le sujet qui comprend en quoi il a bien ou mal agi, qui fait la vérité sur lui-même, ressentant tout le mal ou tout le bien qu'il a fait aux autres « comme s'ils se l'étaient fait à eux-mêmes ».

7. Sentiment de paix et de tranquillité. L'état de sérénité qui s'en dégage, généralement ressenti avec une conscience et une lucidité renforcées, est très profond, dépassant tout ce que le sujet a pu connaître sur terre.

8. Retour dans le corps humain. Enfin, à un moment donné, la personne est confrontée à une *limite* ou à une *barrière* « car l'heure n'est pas encore venue ». Elle revient non sans mal dans son corps, « comme une main qui se glisserait dans un gant trop étroit ». La réintégration dans le « monde des vivants » se fait à contrecœur, avec souvent la notion d'une tâche à terminer. Par la suite, la plupart du temps, la personne n'ose pas en parler à son médecin ou à ses proches, de peur de paraître farfelue, illuminée, ce qui la laisse insatisfaite.

9. Effets. On ne revient pas indemne d'une telle expérience qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Ceux qui l'ont faite en reviennent bouleversés, marqués pour toujours, et la qualifient volontiers comme « la plus importante de leur vie ». Ils parlent souvent d'une « nouvelle naissance ». À noter que certains *expérienceurs* reviennent guéris !

À ce stade, on pourrait se dire : « Tout va bien ! Si on va tous comme ça directement au Paradis, génial, il n'y a

Invisible

Les expériences de mort imminente

pas de souci. » Ce n'est malheureusement pas le cas. En effet, dans 2 à 3 % des cas, les *expérienceurs* rapportent des expériences difficiles, désagréables, se traduisant par des visions de flammes ou d'eaux sombres, des odeurs pestilentielles, des bruits épouvantables, avec des aspects angoissants (souffrances, cris, hurlements, néant, vide). Ils parlent spontanément d'Enfer. On pourrait parler d'EMI « négatives », mais il faut plutôt les appeler « EMI effrayantes » ou « terrifiantes ». Les sujets en reviennent avec la conscience qu'ils doivent changer quelque chose dans leurs priorités pour ne pas revivre la même expérience après leur mort.

Est-ce sérieux ?

Que penser de tout cela ? La réponse est compliquée : on est aux frontières de la vie et de la mort, du visible et de l'invisible, entre le matériel et l'immatériel, le physiologique et le spirituel… en sachant qu'il y a intrication. De plus, chaque expérience est personnelle et pas du tout écrite à l'avance.

Une chose semble sûre : la mort est un passage durant lequel beaucoup de choses qui nous dépassent peuvent se dérouler ! Les scientistes ne peuvent pas accepter cette possibilité, car dire que la conscience continue à subsister une fois que le cerveau se retrouve à l'arrêt (EEG plat), c'est admettre qu'il y a une dimension de l'être qui échappe à la stricte matière et aux connexions neuronales. Des scientifiques plus audacieux proposent la notion de « continuité de la conscience » indépendamment de l'activité cérébrale, le cerveau étant dans ce cas considéré comme un émetteur-récepteur par rapport à une « conscience supra-matérielle ».

On ne prouvera pas les EMI par la science. Elles ne peuvent se comprendre que dans le cadre de l'anthropologie chrétienne qui reconnaît que l'humain est indissociablement corps et âme. Les EMI apportent cette confirmation que l'âme humaine est habitée au plus profond par une autre dimension qui peut la faire accéder à une autre réalité. L'âme est aussi spirituelle, reliée à Dieu, appelée à la vie éternelle, et donc immortelle, gardant en elle l'empreinte de son corps qui ressuscitera un jour.

Certes, les chrétiens n'ont pas besoin des EMI pour croire, pas plus que des miracles actuels. Les Écritures et toute la Tradition chrétienne suffisent amplement. Néanmoins il serait dommage de ne pas prendre en considération ces faits qui sont des *signes* actuels qui viennent corroborer ce qui est exprimé dans le Credo. D'ailleurs, si on s'appuie sur les fruits humains et spirituels qui découlent de tels faits en tant que principe fondamental de discernement, je peux témoigner que les *expérienceurs*, comme les miraculés que j'ai connus, irradient dans la plupart des cas une grande paix, de par une vision bien moins matérialiste de l'existence et une profonde transformation intérieure. ■

1 Sous-titre du premier livre de l'auteur sur le sujet. (n.d.l.r.)

2 Du titre du deuxième ouvrage de l'auteur sur le sujet. (n.d.l.r.)

Invisible

Pourquoi disent-ils communiquer avec les morts ?

Adam J. Powell, Durham
professeur assistant, Université de Durham

PSYCHOLOGIE

Les gens qui se décrivent comme médiums, spirites ou voyants passent soit pour des personnes extraordinaires soit pour des malades soit pour des escrocs ou affabulateurs. Des études récentes montrent que, de fait, ils sont plus enclins que la population générale à vivre certaines expériences hallucinatoires - ce qui peut les amener à croire qu'ils communiquent véritablement avec les morts.[1]

Adam J. Powell est psychologue et chercheur au Département de théologie et de religion de l'Université de Durham. Spécialiste des mouvements religieux au XIXe siècle, ses recherches concernent les théories sociologiques de l'identité. Il est l'auteur de *Hans Mol and the Sociology of Religion* (Routledge, 2017).

Par une nuit d'octobre 1841, alors que Liverpool est endormie, une dame du nom de Bates a le sommeil agité. Elle se réveille et voit au pied de son lit son amie Elizabeth Morgan, debout, « vêtue d'une belle robe blanche ». L'image ondoyante de son amie demeure un bon moment, avant de disparaître. Le lendemain, dès l'aube, un messager informe Mme Bates que son amie est morte.[2]

De tout temps, au cours des siècles, des gens ont rapporté ce type d'expériences à la fois effrayantes, spirituelles et extraordinaires. Comme ce fut le cas pour Mme Bates, ceux qui prétendent avoir un contact avec une personne décédée se font soit ridiculiser soit sont vénérés. Quoiqu'il en soit, ces expériences sont des réalités pour ceux qui les vivent. Le phénomène d'entendre des voix, par exemple, est bien plus courant qu'on le pense. Certaines études estiment que jusqu'à 50 % des personnes qui ont perdu un proche entendent sa voix durant la période de deuil. Par ailleurs, certains croyants entendent parfois la voix de Dieu comme si c'était une personne avec qui ils peuvent réellement parler.[3]

Des esprits et des vivants

La prétention de pouvoir parler avec les morts coexiste souvent avec ce que l'on appelle le « spiritisme », un mouvement quasi religieux, fondé sur l'idée que les individus continuent d'exister après la mort de leur corps physique. Leur « esprit » peut apparaître ou communiquer avec des personnes vivantes, souvent qualifiées de « médiums ». Une des premières manifestations connues de spiritisme remonte à 1848 : deux sœurs, Maggie et Kate Fox, prétendaient entendre un esprit frapper sur les murs de leur maison à New York. (Les médiums qui « entendent » des esprits, comme le firent les sœurs Fox, sont dits *clairaudients*, tandis que ceux qui « voient » les esprits sont considérés comme *clairvoyants*.)

De l'écrivain Arthur Conan Doyle, père de Sherlock Holmes, aux sœurs Kardashian, vedettes actuelles de téléréalité, le spiritisme en a attiré et attire plus d'un. La *Spiritualists' National Union* (SNU) de Grande-Bretagne, l'une des nombreuses organisations spiritistes contemporaines, compte au moins 11 000 membres aujourd'hui. L'intérêt pour la « canalisation des esprits », les prédictions psychiques et la vie après la mort

Invisible

Pourquoi disent-ils communiquer avec les morts ?

semble même avoir augmenté ces dernières années, tant au Royaume-Uni qu'aux États-Unis. Mais que dit la science sur ces phénomènes ? Et pourquoi certaines personnes disent-elles entendre des voix en prétendant qu'il s'agit de l'esprit de défunts ?

Notre étude sur les expériences de clairaudience apporte un début de réponse, en montrant que les personnes les plus susceptibles d'expérimenter des périodes de transe - avec une tendance à se perdre dans leurs pensées ou à atteindre des états de conscience altérés - sont également les plus susceptibles de faire l'expérience de la clairaudience.[4] Les résultats suggèrent que ces personnes entendent réellement des sons inhabituels, mais ils n'expliquent pas pourquoi elles attribuent ces voix aux esprits et à leur propre capacité de clairaudience , ce qui est le principe fondamental du spiritisme.

Près de 75 % des personnes interrogées dans le cadre de cette étude ont déclaré qu'avant d'avoir eu leur première expérience de clairaudience, elles ne connaissaient rien du spiritisme ou d'autres croyances de ce genre. Ce qui suggère que la sensation de parler avec des esprits a précédé, pour nombre d'entre elles, la connaissance de la clairaudience en tant que phénomène. Certains chercheurs affirment d'ailleurs que les médiums associent au spiritisme leur propension à entendre des voix pour justifier et expliquer leurs hallucinations auditives. Cette « théorie attributive » expliquerait pourquoi il existe tant de médiums spirites.

Moi divisé et anxiété

Le célèbre philosophe américain et pionnier de la psychologie William James parlait, au début du XX^{e} siècle, du « moi divisé ». Pour lui, il était évident que de nombreux individus rapportant leurs « expériences mystiques » - y compris celles d'avoir entendu des voix de l'au-delà - souffraient d'une sorte de tension entre leur tempérament et comportements, et leurs objectifs. C'était par exemple le cas, déclarait James, de l'écrivain russe Léon Tolstoï.

Mes propres recherches historiques corroborent les propos de James. Elles suggèrent que les émotions jouent un rôle clé dans l'apparition des phénomènes spirites. Des études plus anciennes ont montré que lorsqu'un individu se sentait mélancolique et démuni devant un événement inédit et perçu comme surnaturel, il le relatait souvent peu de temps après comme une expérience spirituelle. D'autres études phénoménologiques plus récentes, entreprises auprès de chrétiens contemporains déclarant avoir entendu des voix divines et angéliques, montrent également que des dilemmes professionnels, romantiques ou existentiels précèdent ces expériences.

Cette mélancolie préexistante peut être appelée « dissonance identitaire », car elle met en évidence le conflit entre la façon dont une personne se voit, celle qu'elle souhaiterait être et celle que son environnement socioculturel lui suggère d'être. Il semble que cette tension, du moins pour certains, puisse être apaisée par des expériences surnaturelles. Un esprit peut dire exactement ce qu'il

faut faire pour être heureux, qui être, où vivre, comment vivre vertueusement, etc. En ce sens, l'expérience spiritiste peut être qualifiée d'égosyntonique,[5] c'est-à-dire que les visions et les voix perçues peuvent clarifier ou affirmer l'identité d'une personne, en alignant ses émotions, ses désirs et son caractère intérieur.

L'influence d'un leader religieux semble également importante dans l'évocation de phénomènes métaphysiques. L'anthropologue Tanya Luhrmann, de l'Université de Stanford, a mis en évidence que les fidèles qui espèrent ardemment avoir des rencontres vivantes avec le divin via la prière sont influencés par les suggestions allant dans ce sens.

Une consolation, pas une maladie

Bien sûr, il est très difficile d'évaluer le besoin ou de mesurer le désir des sujets - ces éléments sont profondément personnels, conscients ou non. Ce qui semble clair cependant, c'est que les voix entendues apportent fréquemment du confort et du réconfort. Parfois ces événements se produisent lors d'un rituel - comme la prière -, ce qui peut refléter un certain degré d'attente ou de désir. Dans d'autres cas, les voix sont explicitement décrites comme non sollicitées et interprétées, précisément en raison de leur spontanéité, comme une intervention puissante de Dieu lors d'une crise de vie. En outre, des recherches approfondies montrent que la pratique spirituelle ne permet pas de développer des aptitudes de clairvoyance sans une propension préalable à l'introspection.[6] Pour les médiums, entendre des voix est donc une sorte de don.

Il ressort de ces études que les croyances spiritistes semblent être relativement inoffensives. Les chercheurs qui se sont intéressés aux similitudes et aux différences entre la clairaudience et plusieurs autres formes d'hallucinations auditives, comme celles que connaissent les personnes souffrant de psychose, relèvent, entre autres, une différence de taille : les médiums tendent à exercer un plus grand contrôle sur les voix qu'ils disent entendre, et ils signalent très peu de détresse accompagnant l'expérience. Ainsi, en 1841, Mme Bates s'était-elle « réjouie d'avoir eu la vision » de son amie au pied de son lit, tandis que le mari d'Elizabeth Morgan avait déclaré avoir trouvé dans cet événement une consolation pour son immense chagrin.

Communiquer avec les esprits n'est pas nécessairement un signe de maladie mentale - ou de possession surnaturelle. Pour les médiums, cela peut être une véritable source de réconfort et une manière de mieux affronter la réalité. ■

1 Ces études sont menées par l'auteur de cet article, en collaboration avec des collègues des Universités de Durham et de Northumbria.

2 Témoignage rapporté par le *Latter-day Saints' Millennial Star*, vol. 02, Liverpool, mai 1845.

3 Cf. sous la direction de **Christopher C.H. Cook**, *Hearing spiritually significant voices. A phenomenological survey and taxonomy*, Université de Durham 2020.

4 **Adam J. Powell** et **Peters Moseley**, « When spirits speak : absorption, attribution, and identity among spiritualists who report ‹clairaudient› voice experiences », in *Mental Health, Religion & Culture,* vol. 23, 25 mars 2020, pp. 841-856.

5 En psychanalyse, l'égosyntonique fait référence aux comportements, valeurs et sentiments qui sont en harmonie ou acceptables pour les besoins et les objectifs de l'ego, ou compatibles avec son image de soi idéale.

6 **T. M. Luhrmann**, **Howard Nusbaum**, **Ronald Thisted**, « The Absorption Hypothesis. Learning to Hear God in Evangelical Christianity », in *American Anthropologist*, vol. 112, mars 2010.

Invisible

Secrets de guérison
entretien avec Magali Jenny

Céline Fossati, Begnins
journaliste *choisir*

SOCIÉTÉ

Un journaliste de la RTS l'a nommée «la Joël Dicker des guérisseurs» tant ses guides ont du succès et «sont nimbés de mystère». Une jolie formule pour dire que l'ethnologue Magali Jenny est lue par un large public et que son *Nouveau guide des guérisseurs de Suisse romande* n'aura pas un succès moindre que le précédent auprès d'une large frange de la population.

Ethnologue spécialisée en ethnomédecine - avec un mémoire de licence dédié aux guérisseurs fribourgeois -, anthropologie des religions, et collaboratrice scientifique au *Tibet Museum* à Gruyères, Magali Jenny est l'auteure du *Guide des guérisseurs de Suisse romande* (Favre), dont la dernière version vient de paraître.

Mais qu'est-ce qu'un guérisseur ? et que cherchent nos contemporains auprès de ces non-médecins qui détiendraient un don ou un secret de guérison ? Quant au corps médical, voit-il d'un bon œil - d'un meilleur qu'hier tout du moins - ces soignants d'un autre type ?

Quand on parle de guérisseurs, de qui parle-t-on ? Comment les définiriez-vous ?

Magali Jenny : «Guérisseur est un mot générique. Il est d'ailleurs mal adapté et peu apprécié des principaux intéressés qui estiment que ce n'est pas eux qui guérissent mais une ‹puissance›, une ‹force supérieure›. Je ferais une première distinction entre le terme de guérisseur et celui de thérapeute. Les thérapeutes sont des personnes qui ont reçu une formation et qui reproduisent une technique, des gestes, appliquent des protocoles ou proposent des ‹remèdes›. Les guérisseurs fondent davantage leur pratique sur la notion de don et de connaissance innée, inexpliquée et souvent inexplicable : un secret, un talent, un fluide chez les magnétiseurs. Aujourd'hui, les deux pratiquent tendent à se rejoindre. De plus en plus de guérisseurs, en plus de leur don, suivent une formation de thérapeute.

» On peut distinguer plusieurs catégories de guérisseurs. J'en ai établi quatre qui là encore ne sont pas cloisonnées : les rebouteux qui ‹remettent bout à bout› et travaillent directement sur le corps, par massages ou par torsions ; les magnétiseurs, dans laquelle je mets aussi les énergéticiens et les radiesthésistes, qui travaillent sur le corps, même à distance, en s'aidant parfois d'un ‹outil› (un pendule, une baguette de sourcier, etc.) ; les faiseurs de secret qui soignent grâce à une formule qui leur a été transmise par un autre faiseur de secret, sans contact physique, par téléphone, e-mail ou SMS ; enfin les guérisseurs médiums qui ont des ‹flashs› et transmettent des messages aux personnes en souffrance. »

Sur quoi se basent leurs pratiques ? Quelles sont leurs croyances ?

«Leur pratique a longtemps été inscrite dans la religion chrétienne prédominante. Aujourd'hui, les guérisseurs se disent davantage rattachés à un courant spirituel que religieux, même si le secret est souvent lié à une prière qu'ils adressent à un saint, une sainte, Jésus ou la Trinité.

Ils se réfèrent bien à une force supérieure, extérieure, qui dépasse celle de l'être humain, mais ils ne la définissent pas tous de la même manière. Certains parlent bien de Dieu, d'autres de force de la nature, d'autres encore d'énergie cosmique. »

Quand on évoque les guérisseurs, on fait souvent référence à la notion de don. Qu'est-ce que ce don ? Comment le découvrent-ils ?

« Le don est un vaste sujet. Là encore, tous les guérisseurs n'ont pas la même définition : elle est aussi personnelle que la manière dont ils en ont pris conscience. Certains naissent avec ce don. Ils relatent qu'enfants déjà ils allaient spontanément placer leurs mains là où leur camarade s'était blessé dans la cour de récréation pour le soulager. Cette faculté, ce don qui les accompagne dès leur plus jeune âge n'est pas toujours bien perçu, ce qui peut les amener à le nier pour le redécouvrir une fois adulte. D'autres sont issus d'une lignée de guérisseurs. D'autres encore découvrent leur don à la suite d'un événement violent, d'un accident, d'une expérience de mort imminente,[1] d'une grave dépression, d'un deuil… bref d'une cassure psychologique ou physique. D'autres enfin se réveillent un beau matin en sentant de la chaleur dans leurs mains… »

Quand on évoque les thérapeutes, on parle de médecines alternatives. Quand on évoque des guérisseurs, on parle de médecine occulte. Est-ce dû au mystère qui les entoure ?

« Je n'ai pour ma part jamais entendu parler - en tout cas, spontanément - de pratiques occultes en Suisse romande, mais plutôt de médecine populaire. Il est évident que le secret fait partie de la médecine dite occulte. Les plus religieux diront que la pratique est secrète parce qu'on fait appel à des puissances maléfiques, voire au Diable lui-même. Le terme occulte est alors évoqué dans le sens de ‹ce qu'il faut garder caché›. D'autres diront que la pratique est gardée secrète pour permettre au détenteur du secret de choisir celui à qui il va le transmettre. Les faiseurs de secret ont des critères de sélection. Ils parlent d'empathie, d'envie de se mettre au service, de donner de leur temps et de cette capacité à se connecter. Leur héritier doit être digne de confiance, prouver qu'il fera bon usage du secret, sans chercher le profit financier. »

On dit de la médecine qu'elle tolère plus facilement ces pratiques de nos jours. Que les hôpitaux détiennent une liste de noms à transmettre à leurs patients… Quelles sont les interactions entre médecins et faiseurs de secret ?

« Tous les hôpitaux romands ont une liste de faiseurs de secret, que cela soit aux urgences, au service des grands brûlés, en oncologie, etc. On la trouve très souvent au fond d'un tiroir ou dans la poche d'un soignant. Ce sont rarement les médecins qui incitent un patient à faire appel à un faiseur de secret. Ce sont plutôt les infirmières, les infirmiers qui guident les familles et répondent à leurs sollicitations.

» Les faiseurs de secret sont connus et facilement tolérés dans le milieu hospitalier parce qu'ils ne sont pas présents physiquement. En ce qui concerne les autres types de guérisseurs, c'est plus difficile. Quand un guérisseur circule dans un hôpital, c'est sur demande d'un patient qui le présente parfois comme un proche venu lui rendre visite. Quand le personnel soignant entre dans une chambre et y trouvent des gens en train de recevoir un ‹soin populaire›, la plupart du temps ils ferment les yeux. Aujourd'hui, avec la médecine intégrative, il y a une plus grande

Invisible

Secrets de guérison
entretien avec Magali Jenny

ouverture d'esprit du corps médical. Côtés patients, ils sont également plus nombreux à reconnaître recourir à un guérisseur. Le tabou est tombé, ou tout du moins la peur de se faire ‹gronder› ou de passer pour un ignare.

» L'exemple le plus éloquent de collaboration réussie entre guérisseurs et médecins est sans doute à chercher dans les services d'oncologie, pour les patients en radiothérapie. On fait appel aux faiseurs de secret pour atténuer les brûlures. Quand je parle avec les médecins, ils reconnaissent volontiers qu'ils constatent des effets positifs, même s'ils ne peuvent les expliquer. »

Alors pourquoi refusent-ils de suggérer cette « aide » à leur patient en leur donnant des références ? Leur statut de médecin les empêcherait d'avaliser une pratique basée sur des croyances ?

« Oui, je le pense. C'est aussi pour cela que souvent, quand les médecins acceptent d'en parler, ils font très facilement référence à l'effet placebo. Bien sûr, cet effet placebo existe. Comme dans tout type de traitement, croire favorise l'efficacité. Mais il y a tout de même des constations qui dépassent cette explication. Or, pour le démontrer, il manque des recherches. Des tentatives d'établir des preuves scientifiques ont été entamées mais n'ont jamais abouti. À ce jour, les seules explications sur les pratiques des guérisseurs sont issues des sciences sociales et se basent sur des témoignages, des ressentis, des résultats constatés par les patients. »

Cette légitimité scientifique ne semble pas être demandée par les guérisseurs. Quel type de reconnaissance cherchent-ils ?

« De plus en plus de guérisseurs auraient envie de comprendre les mécanismes de leurs actions et participeraient volontiers à des études sérieuses. Mais cette reconnaissance n'est pas une nécessité. La reconnaissance, ils l'ont de celles et ceux qui les consultent et leur adressent des mots de remerciements, des bricelets, du chocolat ou un peu d'argent. C'est très important d'être reconnu et apprécié de ceux que vous aidez. Cela dit, se fier aux seuls retours - souvent excessivement positifs - des consultants pour juger de l'efficacité des pratiques serait une erreur. Les déçus se contentent le plus souvent de ne plus faire recours à la médecine populaire ou changent de guérisseurs ! »

Vous dites que les guérisseurs ont tendance à se professionnaliser. Avec quelles conséquences sur leurs pratiques et leurs tarifs ? et comment identifier les « charlatans » ?

« Dans la dernière édition de mon guide, j'ai indiqué pour la première fois des prix en réaction à des propos d'abus qui m'étaient rapportés. De lourds abus. Alors oui, le succès ou la médiatisation attire des personnes en reconversion professionnelle qui pensent pouvoir s'autoproclamer guérisseur ou thérapeute et gagner ainsi leur vie. Mais si leur pratique ne débouche sur rien de positif, je doute qu'ils durent longtemps. Parce que la réputation d'un guérisseur se fait et se défait avec le bouche-à-oreille. Il faut juste espérer qu'ils n'exercent pas suffisamment longtemps pour causer des dé-

gâts qui, la plupart du temps, sont davantage financiers que physiques. »

Ces deux dernières années - du fait de la pandémie et de ses effets sur le physique et le psychique de la population - les guérisseurs ont-ils fait face à une demande accrue de consultations ?

« C'est ce qu'on m'a rapporté. Cela dit, chez les guérisseurs que je connais bien, aucun ne vous dira : ‹Je peux vous guérir de la Covid› ou : ‹Je vais vous protéger du virus›. Cependant, en cas de Covid long ou d'angoisses générées par cette situation de pandémie, les guérisseurs vont pouvoir apporter une aide.

» Y a-t-il une augmentation d'abus liées ? Sans doute. Le *Téléjournal* parlait récemment d'une guérisseuse qui allait être accusée de pratique illégale de la médecine et de dérives sectaires. Cette dernière peut compter sur une cohorte de ‹clients› qui la soutiennent. Et ce n'est pas une surprise. Finalement, les guérisseurs n'ont que les témoignages de leurs ‹clients› pour se défendre. Je ne peux pas juger de ce cas précis, je ne connais pas cette dame, ni ses pratiques. Mais de ce qu'ils ont montré en quelques secondes à la télévision, cela ressemble à la pratique de nombreux guérisseurs que je connais. Quel est le discours qui accompagne son action et rend-elle les gens dépendants ? Je ne suis pas à même d'en juger. »

Finalement, on entend assez peu parler de cas de dérives sectaires pour des pratiques si mystérieuses et basées sur l'invisible et l'indicible. Comment l'expliquez-vous ? Comment certifiez-vous que les gens que vous citez dans votre livre sont fiables ?

« Pour les raisons que j'évoquais plus haut : le sérieux avec lequel les détenteurs du secret offrent leur don et les critères qui les poussent à transmettre leur secret plus loin en choisissant consciencieusement la bonne personne. Ensuite, la pratique du secret induit la gratuité. Ce qui évite bien des abus. On ne paie pas pour une demande par téléphone, mail ou sms. On demande et on espère que cela aura un effet. Sans autre forme de contrat.

» Pour les autres catégories de guérisseurs, c'est plus délicat. Quand je les interroge et qu'ils me disent qu'ils se situent ‹clairement du côté du bien›, ce ne sont, au final, que des mots, de bonnes paroles que je ne peux pas certifier. Les tester tous pour m'en assurer aurait été infaisable, et sur quels critères poser un avis ? De mon expérience, les dérives sectaires sont heureusement peu fréquentes chez les guérisseurs. » ■

Magali Jenny
Nouveau guide des guérisseurs de Suisse romande
Répertoire actualisé de près de 250 adresses
Portraits et témoignages inédits
Lausanne, Favre 2021, 384 p.

1 Voir **Patrick Theillier**, *Les expériences de mort imminente*, aux pp. 13-16 de ce numéro.

Invisible

Lumières sur la matière noire

Laura Baudis, Zurich
astrophysicienne

SCIENCES

« La Nature aime à se cacher », disait déjà le philosophe Héraclite d'Éphèse à la fin du VI^e siècle av. J.-C. Un aphorisme qui se prête bien à la recherche en physique des particules élémentaires. Prenons la matière noire. Invisible, elle composerait pourtant 27 % de l'Univers (CERN). Petit tour dans la face « sombre » du cosmos avec Laura Baudis.

Laura Baudis est professeure de physique à l'Université de Zurich. Ses recherches portent sur la matière noire et la physique des neutrinos. Elle est impliquée dans les expériences liées aux détecteurs XENON. Elle a été membre du Comité scientifique du CERN de 2016 à 2018.

De quoi est fait notre cosmos ? Nous ne le savons pas. Pendant des millénaires, nous avons fait l'expérience de l'Univers à travers la lumière. La lumière du spectre visible. Avec Galilée, nous avons commencé à utiliser des télescopes pour observer le ciel nocturne et une nouvelle cosmologie, qui place le Soleil et non la Terre au centre de notre Univers, a rapidement vu le jour. Au cours des siècles suivants, nous avons construit des télescopes de plus en plus sophistiqués, capables de cartographier non seulement le système solaire, mais aussi notre propre galaxie et l'Univers plus lointain à travers de nombreuses longueurs d'onde de la lumière. Nous avons appris que le Soleil se trouve à la périphérie de la Voie lactée et que notre galaxie n'est qu'une des 2000 milliards de galaxies de l'Univers observable.

Nous avons également construit des détecteurs à grande échelle capables d'observer les particules cosmiques chargées jusqu'à des énergies dix millions de fois supérieures à celles produites dans l'accélérateur de particules le plus puissant du CERN. Et, plus récemment, un aspect jusqu'ici silencieux de notre Univers a été révélé, avec la mesure des ondes gravitationnelles provenant de la fusion de trous noirs et d'étoiles à neutrons, cette dernière s'accompagnant de l'observation de presque toutes les longueurs d'onde de la lumière.

Malgré cela, l'un des plus grands mystères reste à élucider : l'identification de la nature de la matière noire, cette substance invisible qui régit les masses des galaxies, les amas de galaxies et qui façonne les structures cosmiques observées à leurs plus grandes échelles. Ce problème représente un énorme défi mais aussi une occasion en or pour les chercheurs de divers domaines qui unissent leurs efforts pour résoudre l'une des plus grandes énigmes du XXI^e siècle.

Les preuves de son existence

Il y a environ 90 ans, l'astronome américano-suisse Fritz Zwicky utilisait un télescope de l'Observatoire du Mont Wilson, en Californie, pour mesurer la vitesse des galaxies de Coma, un riche amas de galaxies situé à environ 320 millions d'années-lumière de la Terre. Les vitesses se révélèrent étonnamment grandes, indiquant que la densité de l'amas était beaucoup plus élevée que celle dérivée de la seule matière lumineuse. Il conclut que « si cela s'avérait vrai, le résultat surprenant

qui s'ensuivrait serait que la matière noire est présente à une densité beaucoup plus élevée que la matière rayonnante ».

Dans les années 1970, Vera Rubin et son équipe ont mesuré les courbes de rotation des galaxies spirales et ont également découvert des preuves de l'existence d'une composante de masse manquante : les courbes de rotation étaient en effet plates et ne diminuaient pas dans leur périphérie, contrairement aux prédictions de la distribution de la seule matière lumineuse. Une dizaine d'années plus tard, la preuve de l'existence de cette matière non lumineuse dans les galaxies était fermement établie.

La question de la nature de la matière noire est intrinsèquement liée à la physique de l'Univers énergétique et primitif, où une telle espèce noire aurait pu être produite.

Depuis, l'existence de la matière noire à été déduite à l'aide d'observations de plus en plus diverses et précises. L'étude du fond diffus cosmologique, un fond quasi uniforme de micro-ondes qui nous parvient de toutes les directions du ciel, apporte l'une des plus fortes indications sur la matière noire, nous donnant une carte précise de la densité de matière dans l'Univers primitif. En analysant ce rayonnement résiduel du Big Bang, les cosmologistes ont pu déterminer qu'environ 85 % de toute la matière de l'Univers est noire, soit invisible.

Quelle est sa nature ?

En dépit de ce vaste ensemble de preuves, la matière noire n'est observée qu'indirectement : par son influence gravitationnelle sur la matière lumineuse. Notre compréhension de sa quantité et de sa distribution à diverses échelles astronomiques, y compris dans notre propre galaxie, s'est accrue au fil des ans, mais il nous incombe encore de répondre à la question la plus essentielle : quelle est sa nature ? comment interagit-elle avec la matière visible ?

Les conjectures sur la nature de la matière noire portent sur plus de quatre-vingts ordres de grandeur en terme de masse - des particules de matière noire ultra-légères aux trous noirs primordiaux pouvant atteindre des dizaines de masses solaires - et sur plusieurs ordres de grandeur en terme de forces d'interaction avec la matière visible. Bien qu'aucune particule connue ne soit une bonne candidate, tout prétendant doit être compatible avec un vaste éventail d'observations astrophysiques et cosmologiques.

La question de la nature de la matière noire est intrinsèquement liée à la physique de l'Univers énergétique et primitif, où une telle espèce noire aurait pu être produite en même temps que des neutrinos, des électrons, des quarks, des photons et d'autres particules connues. Cette espèce noire a fourni une force gravitationnelle supplémentaire, permettant aux structures de se former à partir de petites irrégularités initiales dues aux fluctuations quantiques, et conduisant notamment à la formation de galaxies spirales comme la nôtre.

La structure lumineuse de la Voie lactée réside dans un halo de matière noire étendu et grossièrement sphérique, impliquant une masse totale de $\sim 10^{12}$ masses solaires. À partir de la courbe de rotation galactique mesurée et du mouvement des étoiles utilisées comme traceurs de matière invisible, les astronomes peuvent déduire la densité et la vitesse des particules de matière noire

Invisible

Lumières sur la matière noire

- des données nécessaires à la construction de détecteurs de matière noire.

Détection dans la Voie lactée

La principale technique de détection de la matière noire dans la Voie lactée en laboratoire est appelée détection directe. Les physiciens expérimentaux cherchent à enregistrer ces occasions ultra-rares où une particule invisible se disperse dans un matériau cible. Lorsque nous nous déplaçons, avec le Soleil, autour du centre galactique et à travers le halo de matière noire, nous rencontrons un vent de particules de matière noire. Leur densité et la distribution de leur vitesse, ainsi que leur masse et leurs forces d'interaction déterminent les taux de dispersion attendus dans un détecteur, ainsi que les énergies déposées. Par exemple, pour une masse de particules de matière noire égale à 100 fois la masse de l'atome d'hydrogène, le flux attendu sur la Terre est d'environ 100 000 particules par centimètre carré et par seconde.

Ce flux nous permet en principe de détecter ces particules invisibles lorsqu'elles traversent les noyaux atomiques dans un détecteur terrestre et se dispersent. Toutefois, les taux de survenue d'événements prévus sont inférieurs à une dispersion par tonne de matériau de détection et par an. Il s'agit de taux faibles, presque impensables, des millions de fois inférieurs à ceux attendus des interactions des rayons cosmiques à la surface de la Terre. Cela implique que les détecteurs soient exploités dans les profondeurs, en utilisant la Terre comme un filtre.

Plus d'une douzaine de laboratoires sont construits sur notre planète, certains dans d'anciennes mines, voire dans des mines en activité, d'autres spécialement à proximité des tunnels routiers ou ferroviaires traversant les montagnes. Situé dans un tunnel protégé par quelque 1400 mètres de roche du Corno Grande, le laboratoire souterrain du Gran Sasso, en Italie, en est un bon exemple.

Le silence est de mise, mais pas seulement

Un emplacement souterrain est cependant loin d'être suffisant. Les expériences doivent également avoir lieu dans des environnements extrêmement calmes et silencieux, car elles doivent être préservées de la radioactivité naturelle de leur environnement immédiat et débarrassées des nucléides potentiels. Ceux-ci sont susceptibles, d'une part, d'émettre des rayonnements alpha, bêta et gamma lorsqu'ils se désintègrent à l'intérieur du matériau cible et, d'autre part, d'imiter éventuellement le signal attendu de la matière noire. Pour maximiser la probabilité d'une détection, les expériences doivent présenter non seulement un bruit de fond très faible, mais aussi un seuil d'énergie très bas et une masse cible aussi grande que possible.

Après plusieurs décennies de développement, deux grandes technologies atteignent des sensibilités sans précédent dans la recherche d'interactions avec la matière noire : les détecteurs de gaz nobles ultra-purs et liquéfiés utilisant de l'argon et du xénon liquides, et les cristaux fonc-

tionnant à quelques dizaines de degrés seulement au-dessus du zéro absolu.

Dans leur phase liquide, les éléments nobles que sont l'argon et le xénon sont utilisés pour construire de grands détecteurs pouvant atteindre des niveaux de bruit de fond ultra-faibles en leur cœur. La détection simultanée de la lumière et de la charge lorsqu'une particule se disperse dans le détecteur et les informations sur la position permettent de distinguer un signal de matière noire du bruit de fond. Les grandes expériences qui recueillent actuellement des données (LUX-ZEPLIN aux États-Unis, XENONnT en Europe et PandaX-4T en Chine, qui utilisent toutes plusieurs tonnes de xénon) ou sont en cours de construction (DarkSide-20k, en Europe, qui utilise de l'argon) et celles actuellement en projet (DARWIN, avec 50 tonnes de xénon liquide et ARGO, avec 300 tonnes d'argon liquide) auront une bonne chance de dévoiler les premiers faibles signaux d'interactions de la matière noire.

Les expériences cryogéniques fonctionnant à très basse température sont optimisées, de leur côté, pour la détection de particules légères de matière noire, globalement plus légères que quelques atomes d'hydrogène. Ces détecteurs de matière noire basés sur des cristaux lisent également l'ionisation dans les semiconducteurs (EDELWEISS, en Europe, et SuperCDMS, en Amérique du Nord) ou la lumière de scintillation dans un cristal transparent (CRESST, en Europe), dans la mesure où le rapport des deux signaux permet une fois de plus de différencier un signal potentiel de matière noire des interactions de fond.

Ces technologies de détection, ainsi que de nombreuses autres, sont dans la course pour détecter les premiers signes d'interactions entre des particules de matière noire. Une fois que cette preuve directe d'un signal de matière noire aura été fermement établie, l'accent sera mis sur la mesure des propriétés détaillées de leurs espèces et, finalement, sur leur distribution détaillée dans la Voie lactée.

Une énorme opportunité

Un siècle après sa découverte, la composition de la matière noire - ou matière invisible - reste une énigme. Nous vivons dans un vaste océan de matière noire, mais des décennies de recherches intensives ont surtout permis d'établir ce qu'elle n'est pas. Comprendre sa nature représente donc un formidable défi pour la physique contemporaine. Les théoriciens, les expérimentateurs et les observateurs déploient des efforts considérables pour mieux comprendre et délimiter le problème, et l'on peut espérer qu'une découverte sera faite dans un avenir pas si lointain.

La recherche constante de la nature de la matière noire représente non seulement un défi, mais aussi une opportunité en or : la compréhension du problème pourrait constituer l'une des grandes avancées de la physique du XXIe siècle, et révéler de nouvelles symétries, de nouveaux types de particules fondamentales et de nouvelles forces, tout en ouvrant un nouveau domaine : l'astronomie de la matière noire. ■

Invisible

Culte de l'immatériel ou culte du vide ?

Geneviève Nevejan, Paris
journaliste et historienne d'art

ARTS

Le XX^e siècle nous aura tout fait voir, le renouvellement des sujets, des techniques et des matériaux les plus improbables. Tout devient objet artistique, la sociologie, la publicité, les idées avec l'art conceptuel, jusqu'au kitsch du plus mauvais goût qui atteint des sommets avec la supposée *Merda d'artista* (1961) de Piero Manzoni, vendue au poids selon le cours de l'or ! Aujourd'hui, comme par une sorte de trop plein, on ose la dématérialisation des œuvres.

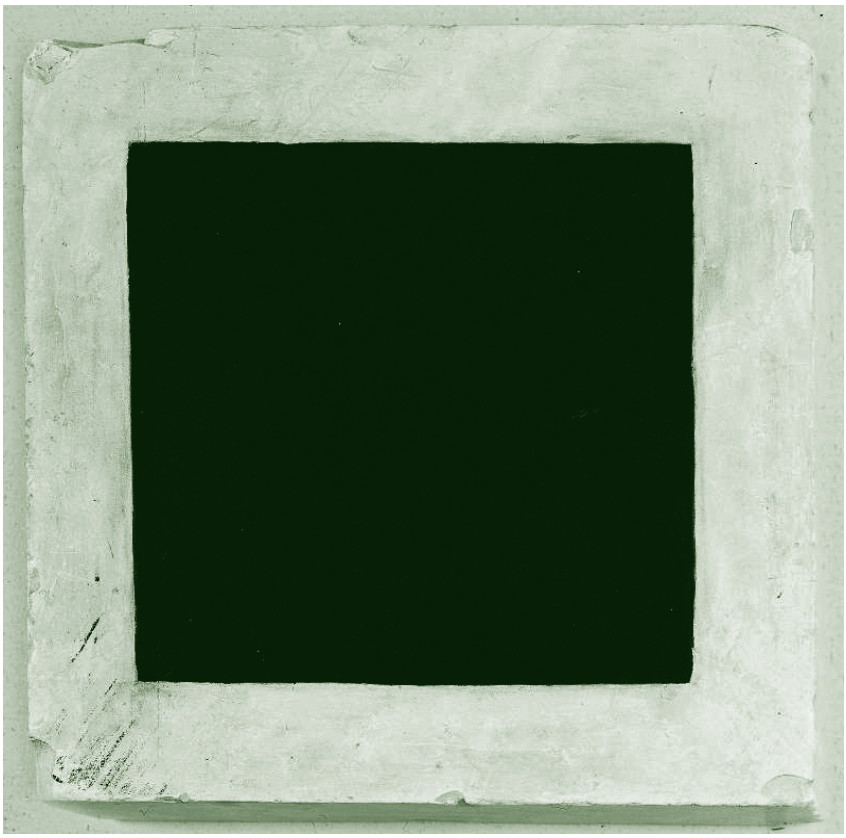
Le siècle passé nous amène à envisager une inéluctable histoire matérielle et immatérielle de l'art. Dès 1913, *Le carré noir sur fond blanc* ou *Quadrangle noir* du peintre russe Kasimir Malevitch amorce une forme de nihilisme. Cette peinture si proche du néant fut présentée pour la première fois dans l'exposition *0.10* - le titre renvoyait à « l'au-delà du zéro des formes », selon les propos de l'auteur, et au nombre d'artistes exposés (dix). « La libération de l'objet me porta toujours plus loin dans le désert où n'existe comme fait que la sensibilité, expliquait le pionnier de l'abstraction. Ce n'était pas un carré vide que j'avais exposé, mais la sensibilité du monde sans objet. » Le « monde » devait dorénavant reposer sur des unités minimales abstraites dont la manifestation la plus spectaculaire avait été le *Quadrangle*. Cinq ans plus tard, *Blanc sur blanc* (ou *Carré blanc sur fond blanc*, 1918) radicalisera la négation de toute forme.

On aurait pu songer à une impasse et donc à la mort de la peinture. Ce fut à l'inverse un champ de création qui s'ouvrait à plusieurs générations d'artistes. Les Américains Ad Reinhardt, Ellsworth Kelly et Robert Rauschenberg avec l'immaculée blancheur de sa *White Painting* (1951) y trouvèrent pendant près d'un demi-siècle une source inépuisable d'inspiration.

La lente disparition du sujet

À cette tendance marquante des années 1950, succédèrent des peintres qui se concentraient sur le support, tel l'Italien Piero Manzoni dont les *Achrome* furent réalisés à partir de kaolin posé sur une toile plissée. Claude Rutault obéissait à des *Définitions/Méthodes*, pour reprendre l'intitulé de son protocole qui consistait à peindre des toiles de la même couleur que le mur. Il pouvait donner ses instructions à un acquéreur, qu'il soit collectionneur ou commissaire d'exposition. L'intention ? Permettre à ces derniers d'endosser le statut d'artiste à la faveur d'une interactivité. Les artistes conceptuels tel Joseph concevaient le plus souvent un processus similaire, par lequel la responsabilité de la mise en forme matérielle incombait à un tiers.

Sur le chapitre de la dématérialisation, Marcel Duchamp a sa part de responsabilité, en privilégiant l'idée de l'œuvre et donc sa part d'invisibilité. Il inaugura sa pratique iconoclaste en refusant la peinture « réti-



Kasimir Malévitch, *Carré noir* (entre 1923-1930) © DP - Photo : Jacques Faujour/ Centre Pompidou, MNAM-CCI/ RMN-Grand Palais

nienne ». Il dépassa les limites du champ artistique avec le flacon de verre qui prétendait emprisonner « l'air de Paris ». Puis, l'artiste s'appropria la réalité dans sa matérialité la plus triviale avec la pissotière transformée en *Fontaine* (1917). En mettant des motifs géométriques en mouvement à l'aide de ses *Rotoreliefs* (1935) motorisés, il aboutit fatalement à la dissolution des formes. Quant à *La Mariée mise à nu par ses célibataires, même,* aussi intitulée *Le Grand Verre* (1915-1923), elle ne montre ni la mariée ni les célibataires, mais nous permet de sonder les pensées invisibles et, faut-il le dire, triviales de l'auteur voire du regardeur. Par son matériau, le verre, l'œuvre s'annonçait comme transparente ; elle ne l'est pas.

La volatilisation de la matière

Si les Nouveaux Réalistes sont largement débiteurs de Marcel Duchamp, Yves Klein est incontestablement le plus proche de cette matérialité réinventée. Il est le premier à conceptualiser le vide en 1958 à la galerie Iris Clert, avec l'exposition *Le Vide*. Il réalise une œuvre unique, *Spécialisation de la sensibilité à l'état de matière première en sensibilité stabilisée.* Les murs de la galerie avaient été repeints en blanc pour souligner le vide et favoriser l'éclosion d'une zone de sensibilité imprégnée d'énergie. On se méprendrait donc en imaginant que cette exposition était une exposition du rien.

Deux ans plus tard, il scénarise l'immatériel sous la forme d'un journal distribué dans les kiosques comme le serait un quotidien. En Une, on peut voir Yves Klein effectuant un

Invisible

Culte de l'immatériel ou culte du vide ?

vol plané dans le vide avec cette légende : « Le peintre de l'espace se jette dans le vide ! » Celui qui souhaitait à la fin des années 1950 une « longue vie à l'immatériel » joua un rôle essentiel en introduisant le premier le terme « immatériel » dans l'histoire de l'art.

Quand les attitudes deviennent forme

Par ce titre donné à l'exposition qui se déroula en 1969 à la Kunsthalle de Berne, le conservateur et commissaire Harald Szeemann va lui aussi marquer en visionnaire l'histoire des avant-gardes. Ce Suisse, qui dirigeait depuis 1961 l'institution bernoise, y fédéra soixante-neuf artistes représentatifs de l'arte povera, du land art et de l'art conceptuel, les tendances alors dominantes de la scène artistique qui avaient pour point de convergence le refus de la réalité. Il s'agissait d'exposer non pas leurs œuvres tangibles, mais l'artiste « à l'œuvre ».

Dans des vidéos qui immortalisent ces « attitudes », on peut voir Lawrence Wiener réduisant en miettes un mur à l'aide d'un marteau. Un téléphone vous mettait en relation avec Walter De Maria, quant à Michael Heizer, il détruisit en partie le trottoir devant la Kunsthalle. L'exposition témoignait du fait que « l'attitude » pouvait se substituer à l'œuvre matérielle. Les visiteurs et journalistes ulcérés déversèrent en réaction du fumier devant le musée, dont le conservateur provocateur fut définitivement banni.

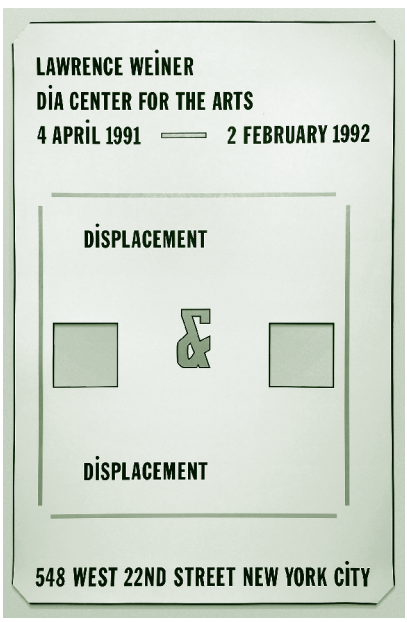
Ces formes nées d'attitudes interrogeaient le culte de l'objet, alors que dans le même temps s'élaborait la société de consommation. Elles minaient le concept de musée ou de galerie, faisant ainsi partie intégrante de la contre-culture.

Robert Rauschenberg, *White Painting* [three panel], 1951
Collection SFMOMA
© Robert Rauschenberg Foundation

Collectionner l'immatériel

L'immatériel ne se situe pas pour autant hors du marché. Le couple de médecins psychiatres Josée et Marc Gensollen a fait de l'art conceptuel « l'épine dorsale » de leur collection. Conscients de la vanité du monde, de la quête de plus-value et d'une vaine recherche de notoriété, ils adhèrent à un art qui remet en cause la marchandisation de l'art. Ces psychanalystes aiment les mots, l'échange et la discussion. Presque logiquement, ils ont acquis *Statements* (1968) de Laurence Wiener et *Discussion* (1998) de Ian Wilson. Ainsi qu'ils le concèdent, leur attention se porte sur la stimulation intellectuelle au détriment de la délectation visuelle.

En 2002, intervient leur rencontre décisive avec l'artiste anglo-allemand Tino Sehgal, dont l'art consiste à créer des situations. L'une d'elles, acquise par le couple, invite les Gensollen à modifier leur voix quand ils font visiter leur collection. L'autre intervention dont se sont portés acquéreurs les collectionneurs est le strip-tease d'un gardien de musée devant les visiteurs, action par laquelle le regardeur est confronté à son propre voyeurisme. L'achat est effectué en espèces ; il ne doit laisser aucune trace ; il n'y a pas non plus d'enregistrement ; un notaire atteste de la propriété. La seule trace est celle de la mémoire.



Lawrence Weiner, *Displacement & Displacement*, 1991. Affiche publiée à occasion de son exposition au New York Dia Center for the Arts © DR

Le sens de l'art, le sens de la vie

La réaction la plus immédiate tendrait à crier à la facilité, alors qu'une création libérée de la matière relève à l'inverse d'un véritable défi. Comment faire œuvre et donner un sens à sa création en la privant de toute visibilité ? La dématérialisation fait vivre une expérience sensorielle parce qu'elle crée le trouble et suscite des interrogations. Elle ne cherche pas à apporter des réponses, mais plutôt à déjouer nos habitudes sensitives pour nous permettre d'atteindre un plus haut degré de complexité sensorielle. Les sphères auxquelles elle renvoie n'ont jamais été aussi vastes. Elle peut convoquer la science, les techniques, l'économie, la politique, en somme la vie dans son entièreté, au point d'ailleurs de se confondre avec elle. Elle comble le fossé entre l'art et la vie, ce qu'ambitionnait Rauschenberg. Cet art du vide serait-il, à l'inverse, son exact contraire : un art total ? ■

TRANSPARENTS

Transparents

Le jour où leur vie a changé
deux Afghanes racontent

Mathilde Weibel, Genève
interprète

Somaya[1] et moi avons travaillé ensemble pendant quelques mois dans sa ville d'origine, Jalalabad, où j'étais interprète et elle bénévole. Elle m'avait offert une longue robe verte qu'elle avait fait faire chez un tailleur de son quartier. Elle était si longue que je me prenais les pieds à chaque pas dans les pans de tissu. Après mon départ, nous avons gardé contact de loin en loin, puis depuis l'été 2021 très régulièrement. Somaya cherche à fuir par tous les moyens.

Le 15 août dernier, date à laquelle les taliban sont entrés dans Kaboul, la vie de Somaya s'est effondrée. La jeune femme de 21 ans terminait sa première année d'études pour devenir sage-femme à l'Institut Loy Nangarhar, dans l'est du pays. Elle était engagée depuis plusieurs années aux côtés d'organisations humanitaires de sa région, pour lesquelles elle donnait, entre autres, des formations anti-corruption dans différents districts de la province de Nangarhar, participait à des distributions de nourriture et de produits d'hygiène, visitait des détenus. Elle travaillait aussi comme femme de ménage le matin et parvenait ainsi à prendre en charge les dépenses de toute sa famille - ses parents et ses huit frères et sœurs. Elle achetait des médicaments pour sa mère atteinte du diabète, et pour son père qui avait perdu la mémoire l'année précédente après avoir été renversé par une voiture. Elle payait aussi ses propres taxes universitaires et celles de son jeune frère, étudiant lui aussi. Elle était ainsi sans cesse à l'extérieur et voyageait dans sa province pour donner des formations à des jeunes filles des zones rurales. Elle rentrait chez elle à pied à la tombée du jour. Une fois, alors que nous rentrions ensemble en voiture, elle avait refusé que nous la raccompagnions chez elle, affirmant qu'elle était habituée à aller à pied.

Les femmes étaient rares dans les rues de Jalalabad, et celles que nous croisions étaient entièrement couvertes : certaines ne laissaient voir que leurs yeux, d'autres couvraient tout leur visage d'un tissu noir. Somaya ne craignait pas les regards. Issue d'une société très traditionnelle, le monde pachtoune dans lequel les femmes n'adressent pas la parole aux hommes étrangers à leur famille, elle était franche et directe, et je la revois encore dans le bureau de l'organisation où elle travaillait, s'adressant à ses collègues âgés comme à des égaux.

Cachée et sans argent

Depuis la prise de Kaboul par les taliban, Somaya ne sort plus. Elle craint pour sa sécurité, elle qui a toujours été au service d'organisations afghanes et étrangères et dont tous les voisins connaissent les activités. Tous les quelques jours, elle change de maison, hébergée tantôt chez une sœur, tantôt chez un oncle. Il lui arrive de voyager de nuit, déguisée en homme ou couchée sur la

Mathilde Weibel a été interprète pashto/dari/français à Lesbos pour une ONG médicale, puis à Kaboul pour le CICR. Elle est l'auteure de *L'espoir piégé : avec les réfugiés de Lesbos* (Harmattan 2021), et de *Place des Fêtes. Journal d'un exil parisien* (Bord de l'eau 2018).

Transparents

Le jour où leur vie a changé
deux Afghanes racontent

banquette arrière de la voiture en feignant une maladie nécessitant un transfert urgent à l'hôpital.

Ses amis et anciens collègues lui racontent au téléphone les menaces dont ils sont victimes, eux aussi. Certains ont déjà quitté le pays. Elle, elle désespère de pouvoir fuir un jour. « Quand [les taliban] sont arrivés, ils ont détruit tous mes rêves, tous mes espoirs, ils ont détruit mon pays. Je suis vraiment triste. Je voulais arriver quelque part par moi-même. Mais Dieu m'a fait dégringoler. »

À l'Université de Nangarhar, les taliban ont autorisé garçons et filles à reprendre leurs études, mais uniquement dans les facultés qu'ils jugent nécessaires, comme la médecine, et nombreux sont les étudiants qui ne peuvent plus se le permettre faute de moyens. Si Somaya ne se rend plus à l'Université par crainte de se faire repérer, son frère lui aussi a dû abandonner les études : « Tous les Afghans sont pauvres, pas seulement ma famille, nous sommes tous dans la même situation. Tous ceux qui avaient de l'argent sont partis et il ne reste que les pauvres qui n'ont rien. »

Celle qui se faisait une fierté de gagner son propre argent et de subvenir aux besoins de toute sa famille vit aujourd'hui cachée, sans argent. Elle ne croit pas aux promesses des taliban, qui ont annoncé une amnistie pour tous ceux qui auraient travaillé pour des organisations liées au gouvernement précédent. « Depuis que les taliban sont arrivés, tous ceux qui ont travaillé pour des organisations [craignent qu']ils viennent frapper à [leur] porte le soir et [qu'] ils [les] emmènent avec eux. Mort ou vivant, tu disparais. Soit ils t'égorgent, soit ils t'emmènent au poste. Ils ne se demandent pas qui tu es. La

Rues de Jalalabad, avant le retour des taliban
© Mathilde Weibel

journée, ils te disent de venir et de continuer à vivre normalement, te promettent du travail, mais la nuit c'est ce qui se passe. »

Dans sa ville, Jalalabad, on raconte qu'on a sorti des dizaines de corps de la rivière, jetés là sans autre forme de procès. Alors, à ceux qui évoquent les améliorations apportées par le nouveau régime, la sécurité retrouvée et la disparition de la petite criminalité, elle rappelle les crimes qui ne se voient pas : « Qu'est-ce qui a changé avec l'arrivée [des taliban] ? Il n'y a plus de voleurs à la tire, mais la nuit, ils font sortir des hommes de chez eux et ils les égorgent. La nuit passe et au matin il y a un mort, une autre nuit passe et au matin un autre mort. De la rivière, la rivière Kaboul qui passe ici, on a sorti une cinquantaine de cadavres, des hommes, des garçons, des filles qui avaient été égorgés. La tête d'un côté et le corps de l'autre. Sur quoi est-ce qu'on va pleurer ? Notre vie s'écoule comme ça vers le malheur. »

***

Des écoles silencieuses

En juin 2018, j'ai visité le lycée pour filles Malalaï. Sa directrice Shafiqa Ahmadi Wardak m'avait reçue dans son bureau, avant de m'emmener dans une salle de classe où certaines de ses élèves m'avaient accueillie en français. M^me^ Ahmadi Wardak était depuis huit ans la directrice de ce prestigieux lycée de Kaboul, un des meilleurs de la capitale, le pendant féminin du lycée franco-afghan Esteqlal.

En 1921, la reine Soraya, épouse du roi Amanullah, pionnière de la lutte pour les droits des femmes en Afghanistan, avait fondé l'école pour filles Masturat, qui deviendrait en 1942 le lycée Malalaï. Il s'en est suivi une longue histoire de collaboration avec la France, et le français y est toujours enseigné comme première langue. On y enseigne également le turc, l'allemand et l'anglais, et dans la cour il y a des terrains de volley, de basket et de tennis. Jusqu'au 15 août dernier, 3100 filles le fréquentaient quotidiennement.

Du jour au lendemain, toutes les élèves de plus de douze ans ont eu l'interdiction de venir en classe, les taliban ayant autorisé l'éducation des filles uniquement jusqu'à la sixième année scolaire. M^me^ Ahmadi Wardak est effondrée. « Je ne comprends pas pourquoi les taliban, les anciens comme les nouveaux, ont interdit l'éducation des filles. Cette interdiction n'a rien à voir avec l'Islam. Les taliban sont pour la plupart des personnes originaires de petits villages dans les montagnes, de clans. Ils appliquent dans la capitale leurs vues villageoises, locales et tribales. C'est un crime contre les filles ! Dans une société moderne, les femmes occupent une place importante. À Kaboul, 70 % des enseignants sont des enseignantes, et les femmes sont la colonne vertébrale de l'éducation. »

Dorénavant donc, les adolescentes restent à la maison. Quant aux plus jeunes et aux garçons, ils se retrouvent face à des enseignants exténués, qui travaillent sans être payés depuis plusieurs mois. « En Afghanistan, les enseignants gagnent de toute façon très peu, jamais plus de 7000 afghanis (environ 55 euros) par mois. Mais là, sans salaire depuis huit mois, ils vont enseigner le ventre et les mains vides. Ils n'ont même pas de quoi payer leur transport. »

Exilée en France

Quelques semaines à peine après l'arrivée des taliban à Kaboul, Shafiqa Ahmadi Wardak a pu être évacuée

Transparents

Le jour où leur vie a changé
deux Afghanes racontent

en France, où elle a retrouvé trois de ses fils qui y vivaient déjà et qu'elle n'avait pas revus depuis sept ans. La voilà saine et sauve, même si son âme est restée dans les couloirs de son école désormais silencieuse. Celle qui s'est battue pendant vingt-cinq ans pour l'éducation des filles a vu tous ses efforts réduits à néant en un jour. Ses anciennes élèves la contactent en pleurs, l'implorent de revenir et de faire en sorte que leur école rouvre ses portes. « Je suis en France depuis huit mois, mais je pense sans cesse à mes élèves et à leur éducation. Nous sommes en contact, elles m'appellent souvent. Les enseignantes aussi. Nous sommes toutes dans la même situation, dans l'inconnu et le désespoir. Moi-même, je suis tombée en dépression. »

Si les taliban affirment avoir changé et promettent à mots couverts qu'ils garantiront à l'avenir l'accès des femmes à l'éducation, M^me^ Ahmadi Wardak n'a pas oublié les années pendant lesquelles ils ont régné sur l'Afghanistan, entre 1996 et 2001. « Pendant cinq ans, ils ont joué avec la communauté internationale en affirmant qu'ils allaient rouvrir les écoles et les facultés. Les enseignantes donnaient des cours particuliers chez elles, dans leurs maisons. Elles enseignaient aux filles la religion et les autres matières. Moi-même, j'avais mis en place une école privée chez moi, où je donnais cours aux enfants, garçons et filles. Aujourd'hui, la communauté internationale doit prendre au sérieux le destin des Afghanes. Les promesses ne suffisent pas, il faut des actes. Il faut rouvrir les écoles de filles au plus vite, bien sûr, mais plus généralement, il faut permettre à toutes les femmes de retrouver leur emploi et leur place dans la société ».

Shafiqa Ahmadi Wardak à son bureau, au lycée Malalaï de Kaboul, 2018
© Shafiqa Ahmadi Wardak

Des pistaches et des raisins secs

Shafiqa vit aujourd'hui à Paris, où nous nous sommes revues. J'étais venue à pied. De la rue, j'ai vu un rideau se balancer et soudain c'était elle, qui agitait la main et m'invitait à entrer. En la voyant apparaître ainsi, à une fenêtre parisienne, j'ai eu un instant de doute : était-ce vraiment elle ? Je suis entrée dans l'immeuble et elle est apparue sur le seuil de son appartement. Nous nous sommes enlacées longuement. Comme dans son salon de Kaboul, elle a disposé sur la table des pistaches et des raisins secs rapportés dans ses valises. Elle revenait de son cours de français. Elle a évoqué les Parisiens qui vont trop vite, alors qu'elle, elle a trop de temps, et personne à qui parler. Elle rêve d'étudier le système éducatif français. Apprendre, autant que possible, et retourner là-bas au plus vite, au service de « ses » filles… ■

1 Le prénom a été modifié.

Je souhaite revenir au passé,
aux nuits où je pouvais dormir paisiblement.
Aux jours où je pouvais sortir sans crainte et profiter de ma vie.
Aux jours où je me réveillais et fouillais dans le placard à vêtements,
quelle robe devrais-je porter au travail aujourd'hui ?
Jusqu'aux jours où, le dernier jour du mois, j'allais à la banque,
prenais mon argent durement gagné,
allais au marché et achetais ce que je voulais.
Aux jours où j'étais fière d'être une femme,
je me promenais partout dans ma ville
sans aucune restriction imposée par le fait d'être une femme.
Aux jours où je quittais la maison,
je voyais mon drapeau tricolore partout dans la ville
et je me sentais heureuse de le voir.
Aux jours où je vivais avec passion, j'espérais pour l'avenir.

Je souhaite que le jour lumineux arrive demain
après la nuit noire comme avant,
mais cette nuit noire n'est pas terminée.
Mon Dieu, je ne dis pas de blasphème,
mais vous nous devez un monde de bonheur.
Peut-être que tout le monde pense à se tourner vers l'avenir,
mais moi, j'aimerais pouvoir retourner dans le passé.
Je veux remercier certaines personnes
pour avoir fait preuve d'humanité,
mais j'ai aussi beaucoup de plaintes pour…
Aucun mot ne peut expliquer la douleur de mon cœur brisé.

Poème d'une réfugiée afghane (relayé sur jrs.net/fr)

Transparents

Un mal inapparent
entretien avec Tamara Pellegrini

Lucienne Bittar, Genève
rédactrice en chef

SANTÉ

Par une belle journée de juin 2020, Tamara Pellegrini rejoint quelques amis pour une sortie en bateau sur le Rhône. De retour sur le quai, elle est prise d'un violent «mal de mer». Tout tangue autour d'elle et elle a des nausées. Dès lors, rien ne sera plus comme avant pour elle. Atteinte d'une maladie dite invisible, la jeune femme s'est depuis engagée à faire connaître cette notion et les difficultés qui lui sont inhérentes, en donnant la parole à d'autres malades.

Tamara Pellegrini est l'auteure d'une série de podcast intitulée *Les invisibles* où elle recueille les témoignages de personnes vivant avec une maladie invisible et déconstruit certains préjugés. Les épisodes sont disponibles sur toutes les plateformes d'écoute: *Spotify, Apple Podcast, Podcast Addict, Youtube,* etc.

Cet été 2020, la vie de Tamara Pellegrini bascule. La jeune femme, sûre d'elle, active, sportive, sociable et festive, qui se donne à fond dans son métier d'éducatrice spécialisée qu'elle aime, devient, d'une minute à l'autre, une personne atteinte d'une maladie chronique neurologique peu connue, aux effets invisibles à l'œil nu mais invalidants.

Le syndrome du mal de débarquement (MdDS) dont elle souffre se traduit par un sentiment de ballottement quasi permanent, qui entraîne des nausées, des vertiges, une fatigue harassante, des céphalées, de l'anxiété et des troubles cognitifs. Tamara ne peut plus vivre normalement et est depuis en arrêt de travail. Rien ne permet pourtant, au premier abord, de déceler les marques de ce calvaire sur la trentenaire souriante et chaleureuse, en un mot solaire, qui se tient devant moi pour me raconter son parcours.

Lucienne Bittar: Votre syndrome étant rare, j'imagine que le diagnostic a été difficile à poser. Comment cela s'est-il passé pour vous?

Tamara Pelligrini: «En fait, il y a plus de personnes qu'on le pense qui sont atteintes du syndrome du mal de débarquement, mais beaucoup ne sont pas diagnostiquées. J'ai eu de la chance pour ma part. Pendant deux mois, j'ai senti ces symptômes en permanence. J'ouvrais les yeux la nuit et je me sentais ballottée comme en pleine mer. Mon généraliste a tout de suite pris les choses en main.

Le syndrome du mal de débarquement

Le MdDS se développe le plus souvent à la suite d'un voyage sur l'eau et moins fréquemment après un voyage en avion, en train ou d'autres expériences de mouvement. Sous sa forme persistante (au-delà de trois jours), il est considéré comme une maladie rare bien que les chiffres de prévalence dans la population générale ne soient pas connus. Les symptômes peuvent durer pendant des mois, voire indéfiniment, et touche plus fréquemment les femmes. Le MdDS serait dû à une mauvaise adaptation du réflexe vestibulo-oculaire, un trouble de la connectivité fonctionnelle ainsi qu'à dérèglement des hormones gonadiques.

La reconnaissance MdDS en tant que syndrome clinique date de 1987. Ses mécanismes sont toujours mal compris et les études médicales à son sujet se développent depuis une dizaine d'années.

Plus d'informations sur
https://mddsfoundation.org/fr/

Après un bon nombre d'examens médicaux pratiqués par différents spécialistes, otorhinolaryngologues et neurologues, j'ai été envoyée chez le chef de clinique en ORL des Hôpitaux universitaires de Genève. Ce médecin avait participé deux ans auparavant à une étude[1] sur le syndrome du mal de débarquement. C'est lui qui a posé le diagnostic. Cela a été un grand soulagement ! Un nom était posé sur mon mal, avec des perspectives thérapeutiques. Pendant six mois, j'ai fait de la physio vestibulaire. Malheureusement, le traitement n'a pas eu de répercussion sur ma maladie, mais il m'a fait du bien sur le plan moral : j'étais prise au sérieux et plongée dans une énergie positive. »

Vous soulignez ce besoin d'être reconnue en tant que malade et l'importance du diagnostic pour ce faire. Vos propres témoignages parus dans les médias, ainsi que ceux des personnes malades, avec qui vous vous entretenez dans vos podcasts, montrent comment l'invisibilité des symptômes créent des difficultés supplémentaires. Pouvez-vous nous en dire plus ?

« Quand nous voyons une personne en chaise roulante, nous nous rendons immédiatement compte qu'il y a une partie de sa vie qui ne doit pas être évidente, qu'elle est confrontée à des normes sociétales qui ne lui sont pas adaptées ; cela peut nous pousser à aller à sa rencontre et à lui proposer de l'aide. Mais quand on est malade de manière invisible, les autres passent plus facilement à côté de nous et leur soutien n'est pas nécessairement ajusté. Leurs regards peuvent être chargés d'a priori ou de surinterprétation, et cela peut être frustrant.

» Les malades eux-mêmes parfois ‹jouent› avec cette invisibilité pour cacher les effets réels de leur maladie, pour que les autres ne puissent pas voir leurs dysfonctionnements. Sans doute est-ce encore plus vrai pour nous les femmes. De par notre éducation, nous avons l'habitude de prendre sur nous, de toujours sourire, de vouloir montrer que nous sommes capables de tenir à la fois le foyer, le travail, même malades. La société attend de nous du reste cette force. Du coup, quand notre maladie est *invisibilisée*, nous avons tendance à rester dans ce rôle. Or avec une maladie invalidante, c'est quasi mission impossible. »

Vos propos soulignent un besoin d'empathie en tant que malade, pour sortir de l'invisibilité et être rejointe là où vous êtes…

« Oui, j'ai besoin que l'autre perçoive où j'en suis, au moins partiellement. Je ne veux pas que ma maladie soit visible pour qu'on me plaigne. Je n'aimerais vraiment pas susciter chez l'autre de la pitié ou de la condescendance, qu'il me regarde comme une pauvre petite chose ou affiche une attitude supérieure ! Cela pourrait le mener à prendre des initiatives peu heureuses, inutiles, sans me consulter, pour se débarrasser de son malaise. La maladie peut en effet susciter chez autrui le besoin de trouver tout de suite des solutions. L'empathie, par contre, je la vois comme un élan qui pousse à aller vers l'autre, à le questionner sur ses besoins. La personne peut me dire : ‹O.K., tu en es là, ça me touche, ce que tu vis ; est-ce que je peux faire quelque chose pour alléger ta situation … ou pas ?› Dans l'empathie, l'autre me laisse le choix et cible mieux son action.

» Il faut savoir que je traverse des phases où ce que je vis est trop douloureux pour que je puisse être en contact avec les autres, pour supporter d'être confrontée à ce qu'ils vivent alors que moi je n'arrive plus

Transparents

Un mal inapparent
entretien avec Tamara Pellegrini

à vivre ; cela ne ferait que raviver ma douleur. Dans ces moments-là, je n'ai pas envie que l'autre entre dans ma bulle sans me le demander. La clé, et cela vaut face à n'importe quel malade aux symptômes invisibles, c'est de le questionner sur ses besoins. Poser la question, c'est faire le pont. »

La maladie n'est pas facile à appréhender, elle nous renvoie à notre impuissance. Vous avez souligné que certaines personnes malades hésitent à montrer leur vulnérabilité. Qu'est-ce que cela dit, selon vous, de notre société ?

« L'efficience et la rapidité que demande la société n'est pas compatible avec la maladie. Je peux mettre un mois avant de répondre à un message s'il n'est pas urgent ou important. Il y a un décalage avec l'immédiateté imposée par la société. Nous sommes dans un système où la maladie est tolérée, mais où nous n'avons pas vraiment le droit d'aller mal. En tant que malades, nous devons déjà accepter nous-mêmes ce nouvel état de fait, mais en plus nous devons nous justifier vis-à-vis de l'extérieur. Il y a une invisibilité du vécu auquel nous sommes confrontés qui dépasse celle des symptômes : un réseau médical à créer, le pont avec les assurances et les assistants sociaux… »

Il arrive, comme vous le soulignez, que l'entourage doute de la véracité des symptômes ou oublie les difficultés qui en découlent du fait de leur invisibilité…

« Je fais partie des privilégiés, car j'ai été entendue et crue, mais j'ai rencontré des malades pour qui c'est plus compliqué, surtout lorsqu'on parle de maladies psychiques. Ma mère vit avec un tel trouble, et j'ai pu voir enfant les dégâts que cela fait quand l'entourage ne prend pas cette réalité en considération, voire met le malade en accusation. Des proches et même des médecins leur disent parfois que cela se passe dans leur tête, qu'ils doivent se secouer. Surtout en absence de diagnostic. Prenez le cas de la fibromyalgie. Les dégâts ne se voient pas sur des IRM, mais cela ne signifie pas que la maladie n'existe pas ! Quand on est en arrêt maladie, on doit voir plein de spécialistes. Ces experts restent parfois dans une attitude de suspicion. Il faut donc aussi se battre pour faire admettre qu'on est malade. Il y a là une charge mentale immense.

» Si j'avais une baguette magique, j'aimerais que les malades invisibles puissent être entendus et crus par leur entourage, sur leur lieu de travail. Finir à l'assurance invalidité n'a rien d'avantageux ! On ne peut pas rêver de ce style de vie… C'est une rente de misère, c'est un regard d'autrui de misère aussi, car nous sommes valorisés par notre travail, notre fonction, notre statut. Quand on est malade, on est dans ce double combat : contre la maladie et contre le regard des autres qui ne nous croient pas. Nous avons besoin qu'on nous dise ‹je te crois, qu'est-ce que je peux faire pour avancer avec toi ? »

D'où votre désir de braquer publiquement le projecteur sur les malades invisibles à travers vos podcasts ?

« L'idée, plus précisément, m'est venue suite à mon interview en février 2021 sur *France 2* avec deux autres

porteurs de maladies rares. Ils ont eu trois fois plus de temps de parole que moi. Je me suis sentie frustrée et j'ai pensé que la raison tenait au fait que leur maladie était plus visible, donc plus télévisuelle. C'était comme si les personnes qui avaient des maladies invisibles étaient moins considérées. Je me suis dit qu'il manquait un espace de parole public où ces malades pourraient être entendus, où ils auraient le temps de déposer leur vécu sans être coupés. Un espace qui leur permette aussi de se mettre en lien avec d'autres, pour aller au-delà de leur sentiment de solitude qui peut être très fort. Si une seule personne se reconnaît dans un des témoignages que j'ai recueillis et que cela l'aide à se dire qu'elle n'est pas à l'ouest, c'est déjà beaucoup.

» Quand le syndrome m'est tombé dessus, avant que le diagnostic ne soit posé, ça a été la descente aux enfers. Je ne me suis jamais sentie aussi mal, aussi déprimée. Ça me permet aujourd'hui de comprendre les autres malades. J'ai des retours assez puissants, comme cette personne qui m'a dit : ‹J'avais envie de mourir, mais grâce à vos partages j'ai retrouvé l'envie de m'accrocher.› Je ne peux plus avoir un travail salarié, mais cela ne veut pas dire que je ne peux pas accomplir quelque chose dans les limites de mon possible. »

N'y a-t-il pas un risque ici de faire de la maladie le centre de votre vie ?

« Mais elle le devient nécessairement à un moment donné ! Toute ma vie a basculé. Le tangage ne s'arrête jamais, sauf lorsque je suis emportée dans un mouvement qui me pousse vers l'avant, comme dans une voiture ou un train. Ou si je cours ! Il y a une discordance entre ce que mes yeux et mes oreilles internes estiment être un mouvement et la réalité. Parfois j'aimerais pouvoir me reposer, parce que je suis vraiment fatiguée, mais je recule ce moment parce que paradoxalement ce sera pire d'être assise ou couchée ! Je me suis donc retrouvée, du jour au lendemain, à devoir vivre comme une nonne. À devoir argumenter pour dîner tôt pour pouvoir aller au lit plus vite, alors qu'avant je me couchais fréquemment à 5h du matin. À admettre que de devoir parler, être en contact avec autrui m'épuise.

» Mon travail de compréhension de ma maladie et d'acceptation de ma nouvelle identité est passé par le besoin de la dire à mon entourage immédiat et plus largement aux autres. Aujourd'hui, c'est en train de se délier. Le poids psychologique de ma maladie est moins lourd. Je vais encore être confrontée à ma vulnérabilité, mais cela ne va plus être anxiogène. Du coup, j'apprends à être dans autre chose. Ou à me présenter avec autre chose. » ■

1 Cf. **Viviana Mucci et autres**, « Syndrome du mal de débarquement » in *Revue médicale suisse* n° 665, 2 octobre 2019, pp. 1737-1739.

Le Festival Histoire et Cité, en partenariat avec *choisir*, organise :

une table ronde sur les *Maladies invisibles*

avec Stéphanie Dagron, professeure de droit de la santé comparé (Unige)
Tamara Pellegrini, personne atteinte du MdDS
Alexandre Wenger, membre du Conseil d'éthique clinique des HUG

modération Isabelle Moncada

Genève, Uni Dufour, salle U300
samedi 2 avril 2022, 14h-15h30

Transparents

De la vitre au vitrail

Hakim Boulouiz
photographe

PHOTOGRAPHIE

Nous vivons entourés d'images. Celles-ci ont même réussi à nous envahir. Toutes les formes existent et coexistent (écrans, affiches, cadres, faire-part, archives, banderoles, enseignes, signalisations, etc.) bousculant et complexifiant la notion de « transparence ». C'est dans cette ambiguïté de taille que s'inscrit mon travail de photographe de rue.

Nous connaissons les transparents par choix, à l'instar des politiciens qui déclarent n'avoir rien à cacher, la transparence étant le gage d'honnêteté nécessaire à l'exercice du pouvoir. Et nous scrollons tous les profils, de plus en plus récurrents à l'ère des réseaux sociaux, de celles et ceux qui étalent leur vie au quotidien, de leurs derniers achats ou nouvelles découvertes culinaires à leurs nouveaux partenaires.

Mais si être transparent, c'est être totalement visible, le terme signifie aussi être totalement invisible, comme une vitre nettoyée s'effaçant au profit du sujet derrière elle. C'est le cas pour les invisibles malgré eux, ceux qui n'ont pas choisi la transparence, ceux qui subissent l'indifférence, ceux qui ont l'impression de ne pas être vus, donc de ne pas exister. Les transparents seraient aussi ceux que les artistes ne croquent pas, ne sculptent pas, ne filment pas. (Je précise que ce constat est valable pour tout ce qui nous entoure et pas seulement pour les humains.) Le monde, les médias, la mode ont édicté que des choses et des gens n'étaient pas exceptionnels … ou pas photogéniques, les amenant à devenir ainsi des transparents.

À ce diktat, j'oppose mon travail urbain, que je considère comme une « anti-carte postale ». En tant que photographe de rue, je suis habité par la curiosité de voir comment l'autre évolue. Je cherche à comprendre ce qui le pousse à grimper aux murs, à s'asseoir sur le trottoir plutôt que sur un banc chaud, à faire un rapide pas de danse au milieu des voitures, à porter un bonnet de ski en pleine canicule. Mon objectif est de pousser le spectateur à réfléchir sur les multiples facettes de la transparence urbaine, sur toutes des scènes vues sans être vues et qui habillent mystérieusement nos rues. D'autant plus que le transparent est encore plus transparent dans les villes et au milieu de la foule.

L'immersion dans la faille

Ma quête des transparents est faite de longues attentes, d'errances effrénées, de joies, de ruses et de fausses joies, en attendant le moment majestueux, baptisé « l'instant décisif » par Henri Cartier-Bresson. Concrètement, j'utilise le concept d'immersion. Cet aller-vers le sujet est associé à l'usage du grand-angle, par opposition aux téléobjectifs des paparazzi capables de saisir des scoops à distance pour le juteux fonds de commerce de la

Hakim Boulouiz est diplômé d'architecture et de cinéma, avec un doctorat en esthétique urbaine. Il a remporté plusieurs prix prestigieux en photographie, dont le *LensCulture Emerging Talent Award 2018* et le *Magnum Photography Awards 2017* (catégorie *Street Single Image*). Plus d'infos sur son site www.hakimboulouiz.com

presse à scandale. Et je privilégie des appareils légers.

Cependant l'outil ne pourra jamais enregistrer le monde tel quel. Si le spectateur éprouve le sentiment d'être là, dans la rue, toute image demeure une illusion. Un fragment du réel soumis à interprétation. L'objectivité reste impossible dès qu'on place un intermédiaire de vision, forgé par la subjectivité de celui qui le manipule. Par ailleurs, un dilemme s'invite très vite. Où s'arrête la curiosité, où commence le voyeurisme ? Devrions-nous tout montrer au nom de cette lutte contre la transparence ? L'image ne devient-elle pas banalisation ? Les correspondants de guerre, grands dénicheurs de transparents, se posaient les mêmes questions. Ainsi chaque photographe devrait constamment se demander : cette image est-elle utile à mon message ? est-ce une partie d'un ensemble qui lui fournit un sens ?

Pour le reste, où chercher les transparents ? Partout où nos pas osent nous emmener. S'éloigner du boulevard officiel - et rassurant - pour se préoccuper davantage des impasses, des arrière-cours, de l'inconnu, des coulisses, de l'étrange, de l'extraordinaire, de nos premières images et de nos mythes de l'enfance.

Les transparents des villes constituent une faille. Ils sont de plus en plus nombreux, de plus en plus transparents et les photographes de rue ont du pain sur la planche. L'art incarne une forme de lutte contre la transparence de l'autre. Avant de devenir un acte contre la transparence de soi. Ainsi, la photo faite de l'autre devient une thérapie pour soi et pour l'autre. Nous avons tous besoin de ressentir ce léger frisson qui nous pousse à aller vers l'autre, pour saisir un fragment de l'« inconnu » qui l'habite. C'est avec cette partie secrète que l'esprit urbain s'articule et se conserve. Toutefois, rechercher une totale transparence est une mauvaise idée, l'ennui survient lorsque le mystère s'estompe ; mais c'est aussi un leurre, car l'autre reste toujours une énigme.

Reflets du mystère

Si je souhaite m'éloigner du « prêt à voir », à un niveau plus avancé je rêve de photographier l'invisible dans son élan mystique. Cette idée me motive à ne jamais oublier mon appareil et à investir régulièrement dans de bonnes chaussures de marche. Pour convertir des tessons abandonnés en œuvres d'art, transformer des vitres en vitraux, pratiquer le recyclage visuel, magnifier le plus simple morceau de verre en une pièce complexe, lumineuse, colorée et propice au recueillement. À terme, je pourrais définir un photographe de rue comme quelqu'un qui cherche à changer la direction des spots et à défier la transparence, tout en prenant en compte le cœur des autres. ■

Légendes des photos du portfolio ci-après :

p. 44 :
Sinuousness, Dakar, Sénégal, 2020
© Hakim Boulouiz

p. 45 (haut) :
Rubaba, Bakou, Azerbaïdjan, 2017
© Hakim Boulouiz

p. 45 (bas) :
Bosca, Dublin, Irlande, 2013
© Hakim Boulouiz

p. 46 (haut) :
Life Jacket, Essaouira, Maroc, 2016
© Hakim Boulouiz

p. 46 (bas) :
Anonymous, Athènes, Grèce, 2016
© Hakim Boulouiz

p. 47 :
Chamak, Mapusa, Inde, 2018
© Hakim Boulouiz

Transparents

Regarder la pauvreté en face

Fabrice Boulé, Lucerne
Caritas Suisse

SOCIÉTÉ

Les invisibles, les transparents… Deux termes que j'hésite à utiliser pour désigner les 735 000 personnes qui vivent en Suisse au-dessous du seuil de pauvreté (9 % de la population) et les quelque 600 000 autres qui se situent juste au-dessus.[1] Les « pauvres » ne sont pas invisibles, ni transparents. Ils et elles sont de chair et d'os comme tout le monde, ils et elles prennent le bus, font leurs courses, amènent leurs enfants à l'école. D'ailleurs, ces enfants sont aussi pauvres et ils sont visibles.

Toutes les personnes en Suisse qui donnent de leur temps, de leur énergie, de leur empathie pour améliorer la situation des personnes en situation de pauvreté ou de précarité rencontrent des femmes, des hommes, des jeunes gens et des enfants bien réels, palpables, visibles, qui ont des besoins, des aspirations et qui veulent prendre part à la vie sociale. Les intervenants sociaux de nombreuses associations, comme les fonctionnaires des services publics traitent de situations concrètes de détresse. Oui, les pauvres sont parmi nous et leur nombre augmente depuis 2014.

Fabrice Boulé est responsable de la communication de Caritas Suisse pour la Suisse romande.

La meilleure façon de les voir est de ne pas détourner les yeux ou de changer notre façon de regarder les choses.

Si les mots que nous utilisons collectivement ont de l'importance, alors les « pauvres » ont gagné en visibilité avec la crise du coronavirus. Ainsi, l'Université des sciences appliquées de Zurich a fait de « précarité » un des mots de l'année 2021 en Suisse romande, après « iel » et avant « variants ».[2] Au printemps 2020, lorsque la pandémie s'est installée, les scènes de distribution de nourriture aux Vernets à Genève ont exposé au grand jour celles et ceux qui, par définition, n'apparaissent pas dans les statistiques : les sans-papiers. Des milliers de personnes qui font le ménage, des livraisons, qui travaillent sur les chantiers sans contrat, sans sécurité de l'emploi.

La pauvreté comme une déviance

Le temps où les enfants étaient enlevés à leurs parents, juste parce que ceux-ci étaient pauvres, pour être placés dans des familles ou des institutions semble ainsi définitivement révolu.[3] Mais cette volonté d'écarter ce qui est perçu comme une déviance existe encore. Elle se manifeste juste sous d'autres formes. Elle cherche toujours à nier une réalité qui contredit le discours rassurant d'une société qui permettrait à chacun de gagner selon ses efforts et son mérite. C'est l'invective récurrente contre les « profiteurs » de l'aide sociale, contre les « abuseurs », alors que ceux-ci sont statistiquement faibles.[4]

Quelques exemples suffisent à nourrir la machine des préjugés. Attirés par le spectaculaire, certains médias se font parfois les complices de cette distorsion. Ainsi, selon les configu-

rations politiques cantonales, abaisser le niveau du minimum vital dans l'aide sociale est une tentation qui fait régulièrement surface. Ne pas recourir à l'aide publique à laquelle on a droit est aussi une forme d'invisibilité. On parle de 25 % des ayants droit qui s'abstiennent, par manque d'information, en raison de démarches trop compliquées ou par crainte de la stigmatisation. Il y a aussi celles et ceux qui y renoncent, car recourir à l'aide sociale mettrait en danger leur permis de séjour ou leurs chances de naturalisation.

Pour un monitorage national

« Il n'y a pas de lobby des pauvres en Suisse », aime à dire Hugo Fasel, ancien directeur de Caritas Suisse, espérant que le réseau Caritas comble ce manque. « On sait tout sur le nombre des vaches, on sait tout sur le nombre des poules, mais on sait très peu sur la répartition des revenus », ajoute-t-il. Le constat est là : la Suisse n'est pas avide de chiffres qui lui permettraient de se faire une image précise de la pauvreté sur le plan national. La Confédération ne se montre pas pressée de mettre en place un monitorage national, de coordonner l'analyse de cette pauvreté et d'investir des moyens pour la prévenir.

Avec le Programme national de lutte contre la pauvreté mis en place entre 2014 et 2018, elle avait pourtant renforcé ses efforts. Mais en avril 2018, le Conseil fédéral a décidé de restreindre son engagement à un minimum. Il a fallu la crise du coronavirus pour que beaucoup ouvrent les yeux. Ainsi, en été 2020, les Chambres ont chargé le Conseil fédéral de mettre en place un monitorage de la pauvreté afin d'observer son évolution - Caritas et la Haute école spécialisée bernoise de travail social avaient déjà développé pour leur part un tel modèle de monitorage de la pauvreté, afin de permettre aux cantons d'observer régulièrement et de manière comparative la situation de la pauvreté et son évolution.[5]

Des aménagements des assurances sociales et de l'aide sociale sont nécessaires. Le travail à plein temps, bien rémunéré et qui dure toute une vie active est un rêve qui s'estompe pour de plus en plus de personnes. Les femmes, surtout celles qui élèvent seules leurs enfants, sont particulièrement touchées par le temps partiel

En 2020, Marilia S., 46 ans, se retrouve au chômage forcé par la Covid. Démunie au point de ne plus pouvoir acheter à manger pour elle et sa fille, elle dépasse son sentiment de honte et demande de l'aide à la Caritas de sa région. Depuis, elle a retrouvé du travail et accepté de témoigner à visage découvert sur caritas.ch.
© Ghislaine Heger/ Caritas Suisse

Transparents

Regarder la pauvreté en face

imposé, qui n'assure ni un revenu suffisant ni une retraite correcte.[6]

Une base légale

La Constitution fédérale est explicite : la Confédération et les cantons s'engagent, en complément de la responsabilité individuelle et de l'initiative privée, à ce que toute personne bénéficie de la sécurité sociale et des soins nécessaires à sa santé ; que les familles soient protégées et encouragées, et que toute personne capable de travailler puisse assurer son entretien par un travail qu'elle exerce dans des conditions équitables ; que toute personne puisse trouver, pour elle-même et sa famille, un logement approprié à des conditions supportables ; que les enfants et les jeunes, ainsi que les personnes en âge de travailler, puissent bénéficier d'une formation initiale et d'une formation continue correspondant à leurs aptitudes, et que les enfants et les jeunes soient encouragés à devenir des personnes indépendantes et socialement responsables, qu'ils soient soutenus dans leur intégration sociale, culturelle et politique (*Constitution*, art. 41). L'article 12 édicte encore que « quiconque est dans une situation de détresse et n'est pas en mesure de subvenir à son entretien a le droit d'être aidé et assisté et de recevoir les moyens indispensables pour mener une existence conforme à la dignité humaine ».

Il est clair que les mesures exceptionnelles d'aide prises par la Confédération, par les cantons, et aussi par des communes, durant la crise du coronavirus (qui n'est pas encore terminée) ont été efficaces. Sans l'extension massive du chômage partiel et sans les allocations pour perte de gain, de nombreuses personnes auraient sans doute été obligées de recourir à l'aide sociale pour subvenir à leurs besoins.

Aline Masé, responsable des questions de politique sociale à Caritas Suisse, se montre ainsi plus positive pour l'avenir : « La crise du coronavirus montre que l'État peut apporter une aide rapide et simple lorsque c'est nécessaire. Il devrait donc être possible, en temps ‹normal› également, d'offrir à toutes et tous le soutien nécessaire. Le fait que la lutte contre la pauvreté soit à nouveau à l'ordre du jour politique est pour moi une petite lueur d'espoir. Peut-être ferons-nous un pas en avant ces prochaines années, au moins sur certaines problématiques. »[7] ■

1 Chiffres de 2019, avant donc la crise du coronavirus, fournis par l'Office fédéral de la statistique, disponibles sur son site www.bfs.admin.ch/ et tirés de *SILC* (Statistics on Income and Living Conditions), une enquête sur les revenus et les conditions de vie des ménages en Suisse.

2 **ZHAW**, Communiqué de presse *Voici les mots de l'année 2021 en Suisse*, Winterthour, 7 décembre 2021.

3 RTS, *Temps Présent*, « Enfants placés, les dossiers de la honte », 23 avril 2015 (à voir sur rts.ch).

4 **Fabrice Ghelfi**, directeur général de la cohésion sociale du Canton de Vaud, sur RTS, *Échos de Vacarme*, 29 août 2021 (à voir sur rts.ch).

5 Prise de position de **Caritas Suisse**, *Monitorage de la pauvreté dans les cantons. Des données cantonales solides pour lutter contre la pauvreté*, 25.09.2020 (à lire sur caritas.ch).

6 **Caritas**, *Almanach social 2022 : « (In)égalité : la pauvreté féminine »*, Lucerne, décembre 2021, 224 p.

7 Service de presse de Caritas Suisse, « Il doit être possible d'offrir un soutien aussi en temps normal », 16 décembre 2021 (à lire sur caritas.ch).

Transparents

Vatican, les femmes dans l'ombre des papes

Bénédicte Lutaud, Paris
journaliste

ÉGLISE

Le pape François tente de remédier à la longue *invisibilisation* des femmes au sein de l'Église catholique, en les nommant à des postes clés de la Curie romaine. Au fil de l'histoire, d'autres figures féminines, sans toujours attendre d'être sollicitées, se sont frayé un chemin jusqu'au Vatican, devenant de fidèles conseillères et amies de souverains pontifes. Une collaboration fructueuse, malgré les vents contraires d'une institution encore souvent misogyne.

Le 18 février 2022, le pape François a nommé la théologienne Elmice Cuda secrétaire de la Commission pontificale pour l'Amérique latine. Quelques mois auparavant, le 4 novembre 2021, il avait nommé à la tête du gouvernorat de la Cité du Vatican une autre femme, la religieuse italienne Raffaella Petrini. Une première, ce poste clé du plus petit État du monde étant traditionnellement réservé aux hommes, a fortiori aux évêques ! Ces nominations s'inscrivent dans une longue liste d'autres nominations visant à féminiser la Curie, le « gouvernement du Vatican », sous le pontificat de François.

En effet, très rares étaient auparavant les femmes (pourtant très compétentes) qui se voyaient confier des postes à haute responsabilité au sein de la Curie. Par ailleurs, leurs fonctions ne dépassaient pas le grade de sous-secrétaire, soit de « numéro 3 ». François avait déjà fait un pas supplémentaire, en août 2021, en nommant secrétaire (soit « numéro 2 », mais *ad interim* !) du Dicastère pour le développement humain intégral la religieuse salésienne Alessandra Smerilli.

Six mois plus tôt, une autre nomination féminine marquait un tournant majeur : la religieuse française Nathalie Becquart était choisie comme sous-secrétaire du Synode des évêques. Aucune femme n'avait jusqu'alors occupé ce poste, la religieuse xavière devenant ainsi la première femme à obtenir le droit de vote au sein de cette assemblée chargée d'étudier les grandes questions doctrinales de l'Église catholique.

Volonté de changement

La question des femmes dans l'Église a agité les débats ces dernières années. Elle avait notamment été relancée par un religieux, le frère Hervé Jeanson, prieur des Petits Frères de Jésus, durant le Synode des jeunes de 2018. Il avait fait part de son « malaise » : alors que lui-même avait le titre de Père synodal (et donc le droit de vote) sans pour autant être ordonné, les religieuses, elles, ne pouvaient pas s'exprimer de la même manière, et il s'était enquis de savoir pourquoi.

Cette féminisation du gouvernement central de l'Église catholique - assortie d'autres réformes importantes, sur le plan de la liturgie ou de la théologie -[1] est la concrétisation du souhait de François. Soit de réfléchir « au rôle possible de la femme là où se prennent des déci-

Journaliste au *Figaro*, Bénédicte Lutaud est spécialiste de l'actualité des religions, de l'Église catholique et du Vatican. Elle est l'auteure de *Femmes de papes* (Cerf 2021). Voir son entretien avec Claire Guigou sur choisir.ch, du 24 février 2021.

Transparents

Vatican, les femmes dans l'ombre des papes

sions importantes » - comme il l'écrivait dès son exhortation apostolique *Evangelii Gaudium* de 2013, texte « programmatique » de son pontificat - en leur permettant d'accéder à des postes à responsabilité - comme il n'a eu de cesse depuis de le répéter. Et de préciser, pour anticiper la réponse connue (également en dehors de l'Église) selon laquelle on manquerait de « candidates », sa volonté de rendre plus visibles ces femmes déjà si actives au service de l'Église : des catéchistes aux théologiennes et biblistes, en passant par les mères supérieures de congrégations internationales et les religieuses accompagnant migrants ou prostituées sur le terrain.[2] Religieuses qui, rappelons-le, constituent les deux tiers des personnes consacrées dans la vie religieuse !

Une manière, également, de dépasser le seul prisme de la question controversée du sacerdoce féminin - des théologiennes ont ainsi pointé le risque du cléricalisme, à l'heure où François invite à faire davantage participer les laïcs à la vie de l'Église. Les femmes ne pourraient-elles pas, de multiples autres manières (droit de vote au synode, prédication, diaconat permanent, enseignement et conseils en séminaire, etc.), avoir davantage voix au chapitre ?

Enfin, n'était-il pas temps de s'inscrire vraiment dans les pas du Christ, qui s'adresse de manière inédite aux femmes, en leur confiant des rôles très importants, à commencer celui de premières évangélisatrices ?[3]

Dans les coulisses du Vatican

Dans les siècles passés, bien avant que leur présence soit officiellement admise par les papes du XX^e^ siècle, plusieurs femmes ont su se frayer un chemin jusqu'au Vatican. Citons deux exemples. Hildegarde de Bingen (1098-1179), mystique du XII^e^ siècle, fondatrice de monastères, naturaliste, musicienne, peintre au savoir encyclopédique, fut sollicitée par le pape Eugène III pour ses conseils spirituels et prononça plus de septante homélies ! Son érudition fut reconnue neuf siècles plus tard par Benoît XVI, qui la proclama « docteure de l'Église » en 2012. Catherine de Sienne (1347-1380), proclamée également docteure de l'Église par Paul VI, convainquit le pape Grégoire XI de renoncer à l'exil en Avignon pour revenir à Rome. Le Saint-Père l'envoya ensuite négocier la paix entre les Florentins et les États pontificaux. Plus tard, la religieuse mena de véritables campagnes épistolaires pour soutenir le pape Urbain VI, qui avait sollicité son aide dans le cadre du Grand Schisme d'Occident. Contestées, parfois controversées, ces femmes de renom firent à la fois l'objet d'admiration et de méfiance…

Les choses ont-elles vraiment changé au XX^e^ et XXI^e^ siècles ? C'est la question que je me suis posée dans mon ouvrage *Femmes de papes*, qui narre les vies extraordinaires de cinq femmes ayant fait partie de l'entourage intime des papes, de Pie XI à François, jusqu'à devenir leurs amies, muses et fidèles conseillères. Aussi différents que soient leurs récits de vie, toutes sont liées par un même destin : c'est à leur contact que les héritiers du trône de Pierre ont changé leur regard sur le « sexe faible » et défendu, chacun à sa ma-

nière, leur rôle indispensable au cœur de la société. Or si ces femmes d'exception ont eu un accès privilégié au Vatican, elles ont toujours œuvré en coulisses. Par humilité ou bien contre leur gré. Sans elles, ces papes n'auraient sans doute jamais pris certaines décisions, ni écrit plusieurs de leurs plus grands textes. Pourtant, toutes durent affronter de véritables réticences de la part de la Curie, jalouse de la confiance que leur accordait le Saint-Père.

Cinq femmes d'exception

Juive, femme et non italienne au beau milieu des années 1930, l'Allemande Hermine Speier n'avait décidément aucune raison de faire un jour son entrée au Vatican ! Pie XI décida pourtant d'engager cette brillante archéologue, persécutée par le régime nazi, afin de remettre en ordre les archives de la bibliothèque apostolique. Une manière discrète de la protéger ? Pie XII, son successeur, choisira en tous cas de confirmer à son poste cette excellente employée et lui exprimera personnellement ses félicitations lorsqu'elle se convertira, librement, à la religion catholique. Hermine Speier marquera durablement l'histoire contemporaine des Musées du Vatican par une découverte archéologique spectaculaire, identifiant une tête de cheval venue du Parthénon. Elle ouvrira, la première, la voie aux femmes à des postes prestigieux au sein du petit État. Pourtant, elle devra affronter les pires attaques de certains cardinaux du Vatican aux liaisons sulfureuses avec le fascisme.

Or si ces femmes d'exception ont eu un accès privilégié au Vatican, elles ont toujours œuvré en coulisses. Par humilité ou bien contre leur gré.

Pie XII, lui, fit entrer au Palais apostolique sa secrétaire et gouvernante Pascalina Lehnert. Surnommée « la papesse », celle qui deviendra une véritable mère de substitution pour le pontife dirigea d'une main de fer la maison papale, s'interposant entre son insigne patron et les cardinaux de la Curie, s'attirant ainsi de nombreux ennemis. Ce fut la première femme dans l'histoire à assister de l'intérieur à un conclave ! Mais c'est aussi à elle que fut confiée, en pleine Seconde Guerre mondiale, une importante mission d'aide à des réfugiés juifs. À la mort de Pie XII, elle sera pourtant chassée sans cérémonie du Vatican.

Wanda Poltawska, résistante polonaise, passa quatre ans dans un camp de concentration, où elle fut soumise à de terribles expériences chirurgicales, avant de devenir psychiatre et l'amie de toute une vie de Karol Wojtyla. Devenu pape, son « frère », comme il se définit lui-même, lui confia des rôles clés dans les institutions vaticanes dédiées aux thèmes qu'ils avaient tous deux à cœur : la défense de la vie et de la famille. Elle lui inspira plusieurs de ses écrits sur les femmes et sa fameuse théologie du corps. Là encore, Wanda Poltawska dut faire face à de vives résistances de la part de deux autres conseillers officiels du pape : son secrétaire particulier le cardinal Dsiwiscz et le porte-parole du Saint-Siège Joaquin Navarro-Valls. Elle dut également supporter des rumeurs nauséabondes sur son amitié avec le pape … qui rappellent les rumeurs plus récentes sur l'invraisemblable liaison entre l'ancien archevêque de Paris et son amie théologienne, vierge consacrée, Laetitia Calmeyn.

Sœur Tekla Famiglietti, la mère supérieure la plus surveillée des services secrets américains, fut la meil-

Transparents

Vatican, les femmes dans l'ombre des papes

leure alliée du pape polonais sur le terrain diplomatique : amie et protégée de Jean-Paul II qui admirait son audace, elle joua, en toute discrétion, un rôle déterminant lors de la visite du pontife à Cuba et de sa rencontre avec Fidel Castro… En dépit, là encore, des inimitiés et jalousies d'une partie de la Curie et du cardinal cubain Jaime Ortega, jaloux de son succès diplomatique.

Ancienne soixante-huitarde, Lucetta Scaraffia se convertit sur le tard au catholicisme. Cette historienne et journaliste a bénéficié du soutien explicite des deux derniers papes, devenant la référence incontestée du Vatican en matière de la place des femmes dans l'Église. C'est avec le soutien de Benoît XVI qu'elle créa, en 2012, un supplément féminin à l'*Osservatore Romano*, le quotidien officiel du Saint-Siège, où elle fit des propositions chocs pour donner davantage de place aux femmes dans l'Église. Le pape François l'encouragea personnellement à poursuivre son travail et lui confia l'approfondissement d'une « théologie de la femme ». Déçue de sa participation au Synode des évêques sur la famille, elle est entrée en « rébellion » en révélant au grand jour les abus de membres du clergé sur les religieuses… Ce qui lui vaudra d'être poussée à la démission en mai 2019.

Toutes ces personalités ont su résister, en s'affirmant non seulement en tant que femmes (célibataires, consacrées ou épouses et mères), mais aussi à travers leur foi enracinée. Refusant pour autant d'être cantonnées à leur seul sexe féminin et aux clichés qui lui étaient attribués (l'ignorance, l'hystérie, la séduction), elles ont fait valoir leurs seules compétences, spirituelles, intellectuelles, organisationnelles et pragmatiques. Cinq femmes, dont le Vatican a pour certaines délibérément tenté d'effacer la mémoire, qui devraient désormais, souhaitons-le, inspirer les femmes - et les hommes - de bonne volonté pour construire l'Église de demain ! ■

À lire

« Église, nom féminin »
dossier paru dans *choisir* n° 689, octobre-décembre 2018

à commander à : administration@choisir.ch

1 Comme le fait de permettre aux femmes d'accéder aux ministères institués de lecteurs et acolytes en janvier 2021, d'insister sur l'élaboration d'une « théologie de la femme » en instituant la sainte Marie-Madeleine comme fête et non comme mémoire obligatoire, l'élevant ainsi au rang « d'apôtre des apôtres ».

2 Cf. **Véronique Lecaros**, « Une force oubliée », in *choisir* n° 689, octobre-décembre 2018, et la recension de son livre *Religieuses en Amérique latine* à la p. 69 de ce numéro. Voir aussi la vidéo du **pape François**, *Pour les religieuses et les consacrées*, Rome, 1er février 2022. (n.d.l.r.)

3 Pour reprendre le titre du livre de l'historienne et écrivaine **Lucetta Scaraffia**, *Du dernier rang. Les femmes et l'Église*, Paris, Salvator 2016, 166 p. Elle y narre sa déception en tant qu'auditrice du Synode pour la famille en 2015, et la manière dont les femmes ont été peu, voire pas du tout, impliquées dans ce processus de réflexion.

Bénedicte Lutaud
Femmes de papes
Paris, Cerf 2021, 400 p.

Transparents

Les catéchistes
des passeurs de lumière

Catherine Menoud, Genève
assistante pastorale sur l'UP des Rives de l'Aire

TÉMOIGNAGE

Le 10 mai 2021, le pape François relevait : « Le/la catéchiste est témoin de la foi, maître et mystagogue, accompagnateur et pédagogue qui instruit au nom de l'Église. »[1] Et en même temps … le simple maillon d'une chaîne, un écho qui retentit. Sur le terrain, la transmission du message du Christ demande en effet une certaine propension au lâcher prise et une bonne dose de foi.

C'est comme une goutte d'eau. Elle est transparente et devient invisible lorsqu'elle se confond avec d'autres gouttes. À elles toutes, elles forment une flaque dans laquelle les enfants se réjouissent de sauter, un ruisseau au bord duquel on aime se balader, un océan sur lequel on rêve peut-être de naviguer. Dans un verre, chaque goutte est précieuse, elle étanche notre soif ; chaque goutte est essentielle, elle désaltère nos cellules. Si une goutte manque, elle manque vraiment.

Cette métaphore vise à donner à notre propos une dimension d'humilité et d'impuissance, et à lui conférer en même temps le sens du mystère, à travers un regard d'émerveillement et parfois même de contemplation.

Un appel en appelle un autre !

En désignant des disciples, Jésus donne un signal : il a besoin d'aide pour l'annonce de la Bonne Nouvelle. Il vient les chercher dans leur quotidien, puis les laisse s'interpeller mutuellement. Dans l'évangile de Jean (1,43-51) par exemple, quand Philippe raconte à Nathanaël sa rencontre avec Jésus, il l'encourage à « aller voir » ! Catéchiste à Genève, Montserrat Estruch fait sien cet appel : « Être catéchiste ne s'est pas imposé à moi. J'ai répondu à l'appel d'une autre catéchiste, pour aider un groupe d'enfants, dans lequel se trouvait mon fils, à se préparer à la communion. C'est ce qui m'a mise en chemin. Aujourd'hui, il est important pour moi de témoigner de ma foi et d'essayer de transmettre la Parole de Vie aux enfants de notre Unité pastorale (UP). »

« Une voisine qui avait appris que je donnais le catéchisme m'avait dit : ‹Mais comment es-tu tombée là-dedans ?›, témoigne de son côté Francine Sauser. Cela nous questionne en tant que catéchistes, mais cela renforce aussi notre sentiment que nos valeurs sont bien là et que ce qui nous tient à cœur affermit notre sentiment que la croyance en un Dieu enrichit notre quotidien. »

C'est ainsi que se forme une chaîne, une communauté d'hommes et de femmes « appelés par l'Esprit, habités par le même désir d'aller à la rencontre de celles et ceux qui attendent de connaître la beauté, la bonté et la vérité de la foi chrétienne ».[2]

Peintre, familiarisée aux *Exercices spirituels* de saint Ignace, Catherine Menoud aime à mettre ses pinceaux au service de la poésie et la prière. Voir sur *Youtube*, « Saveurs de Dieu. Lorsque la peinture devient prière - Catherine Menoud - 11 février 2021 ».

Transparents

Les catéchistes des passeurs de lumière

Les entraves de l'évangélisation

Le monde d'aujourd'hui est celui que Dieu aime et accompagne, comme il a aimé et accompagné celui d'hier et comme il aimera et accompagnera celui de demain. L'Église n'a plus le même impact qu'autrefois, ses dérives marquent notre temps. Cependant elle résiste, non pas parce qu'elle est une institution, mais parce que son fondement repose sur la personne de Jésus Christ.

Lorsque je suis arrivée à Genève en provenance de Fribourg, j'ai découvert une catéchèse en dehors du cadre scolaire. Je me réjouissais de rencontrer des parents motivés, l'inscription et le financement faisant foi de leur engagement. Mais j'ai constaté avec surprise que ce n'était pas une évidence ! Nombre de ces parents avaient eux-mêmes suivi le caté et souhaitaient la même démarche pour leur enfant, mais sans conviction profonde. J'ai pensé alors que l'inconscient collectif chargé de culpabilité était si fort que cela devait être dans l'ordre des choses ! Ou que, la pression des grands-parents étant si insistante, il ne pouvait pas en être autrement…

Aujourd'hui, nous côtoyons en catéchèse des familles au style de vie compliqué et souvent très mouvementé. Les parents jonglent entre le travail et le voiturage des enfants, sans compter les nombreux loisirs. De plus, à la suite d'une séparation, certains sont occupés à gérer la recomposition de leur nouvelle famille. Au milieu de cette « agitation », l'espace pour la foi et la participation à son enseignement n'est pas forcément prioritaire. D'où le sentiment de frustration que les catéchistes peuvent ressentir. Elles donnent généreusement du temps, se rendent disponibles, cherchent à mettre en valeur l'accueil … et les excuses pleuvent. Elles puisent alors leur force dans l'enrichissement que cet engagement leur apporte, dans les beaux moments vécus, dans le désir de contribuer à être comme une petite goutte d'eau pour assurer la pérennité de la foi et ses valeurs.

À la suite de Marie

Du berceau au tombeau, Jésus se laisse accompagner par des femmes. Il reconnaît en elles la fécondité humaine et spirituelle. Il les voit capables de résilience. Il respecte leur audace et dénonce les injustices faites à leur égard. C'est sur Marie que repose le projet de Dieu pour l'humanité : son *oui* décisif porte le nom de toutes les femmes. Ces femmes que l'on retrouve à Pâques. À l'aube d'une journée où elles se sont rendues au tombeau pour embaumer le corps de Jésus, elles ont vu. Étonnées, voire stupéfaites et même désemparées, elles sont allées en témoigner en hâte. Et les hommes à leur tour ont couru pour voir ce que les femmes leur avaient décrit : du vide (Jn 20,1-10).

La foi est un art ! Ce n'est pas seulement aller à l'église et prier, mais c'est rendre cet invisible visible dans notre quotidien. C'est cela que je souhaite transmettre aux autres et à mes enfants. J'espère qu'un jour, ils se retourneront sur leur vie et diront : « J'ai compris. »

Francine Sauser, catéchiste

Entre le nouveau-né dans la mangeoire à Noël et le vide du tombeau à Pâques, la Lumière nous fait grandir en humanité, dans la responsabilité que nous avons les uns envers les autres et dans le respect mutuel, pour tous les temps, toutes les cultures et à tous les étages de la hiérarchie. Cela vaut pour tout engagement en Église. L'évolution de la cause de la femme dans l'institution passe par le dialogue et la reconnaissance de l'engagement, par le soutien et l'accompagnement, par la formation. Nous avons toutes et tous besoin de ressentir un état d'esprit qui stimule, qui met en confiance, quel que soit le niveau où l'on se trouve. En ce sens, les catéchistes occupent une place sensible. Elles sont continuellement sur le devant de la scène, appelées à de multiples tâches. Elles déploient leurs charismes pour répondre aux nombreuses sollicitations venant de toutes parts. C'est un réel défi.

Engagée et reconnue ?

« Éveiller l'enthousiasme personnel de tout baptisé et raviver la conscience d'être appelé à accomplir sa mission dans la communauté exige d'écouter la voix de l'Esprit dont la présence féconde ne manque jamais », a déclaré le pape.[3] « Je suppose que si François a instauré le ministère de catéchiste, c'est qu'il trouve en nous un instrument important pour transmettre les fondamentaux de la foi », souligne Montserrat Estruch.

La lettre du pape a le mérite de mettre en valeur et en confiance les baptisés engagés dans cette mission. Cette reconnaissance est importante, mais sur le terrain, à l'échelle de nos petites communautés, « la reconnaissance vient des personnes que l'on côtoie », précise Rose Barské, une autre catéchiste. « Je suis passée de l'ombre à la lumière. Depuis que je suis catéchiste, les enfants qui me voient me saluent, de même les adultes. » Un sentiment confirmé par Christiane Antich : « Il y a un avant et un après. Je n'avais pas d'attente, mais j'ai constaté un changement. » Ces petits signes sont comme des gouttes d'eau qui font du bien.

Les catéchistes relèvent encore l'importance de l'aspect communautaire, avec le regret que c'est une pratique en perte de vitesse. Ainsi apprécient-elles l'accompagnement et le soutien des membres de l'équipe pastorale en place, tout comme les rencontres avec l'ensemble des catéchistes. Elles s'y sentent bien et trouvent de la générosité dans ces échanges d'expérience.

Je rêve pour ma part d'une Église où l'on vivrait dans la reconnaissance mutuelle de la diversité des charismes, des compétences et des dons, des formations, des ministères, des statuts (bénévoles ou salariés), des états de vie (célibataires ou mariés, hommes ou femmes, plus jeunes ou plus âgés). Une Église où chacune et chacun, dans le respect mutuel, trouverait sa place ajustée, comme un habit taillé dans un tissu où la jalousie et la compétition n'auraient pas de prise. Nous sommes, chacune et chacun, la goutte nécessaire à l'avancée du Royaume et c'est tout un chemin. ■

1 **Pape François**, *Antiquum Ministerium*, « Lettre apostolique sous la forme *Motu proprio* établissant le ministère de catéchiste », Rome, 10 mai 2021, art. 6.

2 *Idem*, art. 5.

3 *Idem.*

CULTURE

Exposition

Croyances brutes

Valérie Bory, Pully
journaliste

Avec quarante-trois auteurs d'art brut, pour des centaines de dessins, peintures, sculptures, collages où règnent divinités, saints et mystères divers, l'exposition *Croyances* frappe les esprits. Dans le petit château de Beaulieu, où la Collection de l'Art Brut a été installée en 1976 suite à la donation du peintre et collectionneur Jean Dubuffet (1901-1985), l'atmosphère évoque les tréfonds mais aussi le merveilleux.

Les artistes qui sont exposés dans cet écrin noir velours ont créé une œuvre qui vient du dedans. Leur âme y est quelque part. Ce n'est pas un cliché de le dire, c'est la réalité de beaucoup d'entre eux, valets de ferme, marginaux, artisans habités par la matière, personnages parfois dérangés dans un monde trop rangé pour eux. Cette intériorité donne libre cours à l'imaginaire et à l'imagination, pour l'invention de techniques inédites, cheminement vers une voie poétique. Transcendance, signes souvent d'un divin que ces artistes représentent avec des symboles foisonnants, signes aussi de correspondances surréelles, signes de noirceur parfois et, pour d'autres, monde d'ailleurs, monde perdu. Productions conçues sans filtre ni formatage quelconque (ce qui leur vaut d'être réunies sous l'appellation créée par Jean Dubuffet),[1] comme chez Aloïse, dont les immenses déesses, femmes débordantes d'amour, font partie de la Collection de l'Art Brut depuis les débuts.[2] Aloïse, la grande artiste d'art brut née à Lausanne en 1886, gouvernante à Potsdam, à la cour de Guillaume II, et qui s'éprend de l'empereur, ce qui nourrira son œuvre. Aloïse qui crée, explique-t-elle, par le ricochet d'un rayon lumineux, qu'elle renvoie au-delà des astres, elle-même étant un corps astral.

L'architecture des lieux - plateformes, escaliers ouverts - permet au visiteur d'embrasser du regard les trois étages. Le noir invite au silence et à la plongée dans l'intime des œuvres. À peine entré dans ce qui n'est pas un musée, selon la farouche volonté de Jean Dubuffet, pionnier de l'art brut, ainsi que de celle du premier conservateur, Michel Thévoz, on est saisi par un sentiment de recueillement. C'est le mystère de ces lieux d'où jaillissent des œuvres venues de contrées imaginaires ou fruits de l'archéologie personnelle de leurs auteurs. Coup de projecteur subjectif sur quelques-uns d'entre eux.

Prophètes et gardiens du passé

Giovanni Battista Podestà (1895-1976), dont les œuvres sont marquées par la foi et la liturgie catholiques, réalise des sculptures, peintures, bas-reliefs, vitrines, comme celle où des figurines-squelettes s'affairent autour d'un cercueil - le sien. Sa vie fut difficile. Enfance pauvre à la campagne, au nord de l'Italie, entouré de douze sœurs, obligé de gagner sa vie encore enfant, soldat dans les deux

5e Biennale de l'Art brut, *Croyances,* à la Collection de l'Art Brut, Lausanne, jusqu'au 1er mai 2022. Conférences, films, visites et publications: www.artbrut.ch

Exposition

Croyances brutes

Guerres Mondiales, prisonnier, exilé de sa campagne par la réforme agraire et l'industrialisation galopante du nord de l'Italie. Podestà, dans ses œuvres, fustige le dieu argent, le matérialisme. Il est la nostalgie d'un monde perdu, qu'il exprime dans un jaillissement radical et surtout avec un grain de folie, voie tracée vers la fantasmagorie.

Ses cadres en bois sont ornés de figures grotesques, les couleurs sont vives, de l'or, de l'argent, des perles, sortes de retables du Moyen Âge, où il inscrit sa propre iconographie édifiante, où il châtie ceux qui enfreignent la loi de Dieu. Calligraphiées sur des petits panneaux, les légendes de chaque œuvre enseignent des comportements moraux, les bons, et fustigent les mauvais. Tout comme les allégories pré-Renaissance du Bon et du Mauvais gouvernement, que l'on peut admirer à Sienne. Podestà est un homme médiéval, disent ses biographes. Ses œuvres sont indissociables de son personnage de prophète, qui se promène dans Laveno, au bord du lac Majeur, lors de ses « tournées apostoliques », en long manteau enrichi d'injonctions bibliques, tenant à la main sa canne où sont sculptées les « stations de sa vie ». Au doigt, une bague ornée d'une tête de mort, car la mort lui est familière. Sa barbe et ses cheveux sont longs. Le Vendredi saint, il porte une croix qu'il a fabriquée jusqu'au sanctuaire au haut d'une colline. Une foi trop dérangeante pour l'autorité religieuse, qui le lui interdira. Jean Tinguely possédait des œuvres de Podestà, qu'il admirait beaucoup.

Marc Moret avec ses collages entreposés dans une pièce de sa ferme. © photo : Mario Del Curto, 1999

Certains artistes bruts fabriquent des objets-reliques, comme Marc Moret, de Vuadens, sec comme un cep de vigne. Mario del Curto l'a photographié, un torchon de cuisine à carreaux noué aux quatre coins sur son crâne, en train de travailler dans sa ferme à ses « hauts reliefs ». Créations faites de scories du quotidien familial, détruites et reconstruites avec du verre pilé et tamisé, de la colle de peau (gélatine faite à partir de peau de lapin), des pigments, des os d'animaux. Devant ces architectures bizarres, il se recueille en souvenir de ses proches disparus. Il leur attribue des valeurs protectrices.

Fétichistes et spirites

Le titre de cette Biennale, *Croyances*, englobe on l'a compris tant les références à la religion chrétienne qu'aux dieux mythologiques, aux thaumaturges, comme chez l'Autrichien August Walla (1936-2001) dont la fresque puissamment colorée et légendée est de la taille d'un mur entier (*Götter*, dieux). Interné à seize ans pour troubles psychiatriques, il dessine et écrit depuis son enfance. Son Dieu est

Dessin au stylo à bille sur carton d'emballage de Guyodo, sans titre, sans date, © Collection de l'Art Brut, Lausanne, photo: Marie Humair, Atelier de numérisation – Ville de Lausanne

tout-puissant et effrayant. Ses œuvres sont pour lui des talismans protecteurs contre le monde naturel et surnaturel.

Des œuvres-fétiches que l'on retrouve aussi chez Adolf Wölfli (1864-1930), l'un des fondateurs malgré lui de cet art brut, non académique, contestataire en soi par sa force et son radicalisme. À sept ans, le jeune Bernois, abandonné par son père, vit quelque temps avec sa mère avant d'être placé à la campagne comme valet de ferme. Arrêté pour agression sexuelle, diagnostiqué schizophrène, il est interné à vie à vingt-neuf ans dans un Institut fermé où il dessine, écrit et compose de la musique du matin au soir. Il sera connu par la monographie que lui consacrera le Dr Morgenthaler, auteur de l'un des premiers ouvrages analysant de telles œuvres sans les interpréter comme fruits de la maladie psychique.

L'œuvre de Wölfli est gigantesque: 25 000 pages de créations littéraires, graphiques et de partitions. Il a recréé un monde en harmonie, qu'il a dessiné à la mine de plomb et aux crayons de couleur. Ses motifs sont symétriques et géométriques, ses thèmes souvent religieux ou mythologiques (*La Sainte Trinité dans la ville géante de Chant-Saint-Adolf,* daté de 1914 - St Adolf étant son pseudonyme). Le Musée des Beaux-Arts de Berne lui a consacré une grande exposition en 2015.

Les peintures spirites de Madge Gill sont elles aussi bien connues des amateurs d'art brut. Née dans la banlieue londonienne, placée enfant en orphelinat, employée de ferme au Canada puis initiée par sa tante à Londres au spiritisme et à l'astrologie, elle est aussi épouse et mère. À la suite d'une série de drames, elle se met à dessiner, à broder ou écrire, travaillant la nuit à la lueur d'une lampe à huile, de façon automatique, guidée par un esprit, *Myrninerest* (*my inner rest*, mon repos intérieur). Ses nombreux visages féminins, tous identiques, aux yeux grands ouverts, et ses labyrinthes se déploient parfois sur une dizaine de mètres, à l'encre de Chine et au stylo, et gardent tout leur pouvoir de fascination.

L'exposition présente aussi des travaux à la frontière de l'Art Brut, qualifiés de Neuve Invention, comme les sculptures et dessins de Frantz Jacques, dit Guyodo, né en 1973 à Port-au-Prince, en Haïti, dont l'une de ses représentations symboliques de dieu-esprit hérissé de pointes constitue l'affiche frappante de cette Biennale. Il dessine au stylo bille sur des cartons d'emballage ses monstres et fantômes, sur fond de croix et de piquants noirs et rouges. Il vit aujourd'hui dans son quartier natal, initiant les enfants à la pratique de l'art. ■

Sous la direction de **Sarah Lombardi**, *Croyances* est aussi le titre du 5e livre de la série « Art Brut, la collection », Lausanne/Milan, Collection de l'Art Brut/5 Continents Editions 2021, 168 p., plus de 100 illustrations couleur

1 Depuis des années, *choisir* consacre régulièrement des articles à l'art brut. Ils sont à découvrir sur www.choisir.ch. Parmi eux, **Valérie Bory**, « Dieu, l'art brut et la folie créatrice », in *choisir* n° 565, janvier 2007. (n.d.l.r.)

2 Pour mieux découvrir Aloïse, voir **Geneviève Nevejan**, *Dans le corps de l'art brut*, 11 décembre 2017, sur choisir.ch (n.d.l.r.)

IL EST UNE FOI

ECR

les rendez-vous cinéma

7ÈME ÉDITION

RE-CRÉATION

CRÉATION

4 - 8 MAI 2022

EGLISE CATHOLIQUE ROMAINE GENÈVE

LES CINÉMAS DU GRÜTLI

ILESTUNEFOI.CH

Cinéma

Création, re-création
Il est une foi

Geoffroy de Clavière, Genève
délégué général ECR

CULTURE

Du 4 au 8 mai 2022, la 7e édition des Rendez-vous cinéma de l'ECR - *Il est une foi* traitera à la fois de la nature et de l'homme augmenté, de la transition écologique et de l'intelligence artificielle,[1] en jonglant autour du thème *Création, re-création*. Dix films sur la nature et treize sur le transhumanisme seront projetés.

Convoquer les grands cinéastes qui ont posé leur caméra au centre des choses pour capter la beauté du monde est réjouissant, tant la nature a séduit et inspiré de nombreux metteurs en scène. Mais jamais l'équilibre de notre environnement n'a paru si fragilisé ! L'homme, de son côté, poursuit ses rêves de toute-puissance. Place à l'homme augmenté, à l'homme « parfait » ! À grand renfort de sciences et de technologies, la perspective de la vie éternelle s'est transformée en fantasme de la mort vaincue. Les Rendez-vous cinéma de l'ECR 2022 réfléchissent aux ponts qui unissent, autant qu'ils séparent, ces deux sujets. Création d'un être vivant à partir de cadavre (*Frankenstein ou le Prométhée moderne* – Mary Shelley 1818), homme machine hyper-productif (*Métropolis* – Fritz Lang 1926), manipulations génétiques (*Le Meilleur des mondes* – Aldous Huxley 1932), le transhumanisme trouve sa source au XIXe siècle déjà. Le mot, de fait, apparaît bien plus tôt encore, chez Dante, au XIVe siècle, mais dans un sens religieux. *Trasumanar*, l'homme sort de sa condition pour aller à la rencontre de Dieu. Mais demain, la limite entre le visible et l'invisible sera-t-elle de plus en plus infime, avec l'homme-démiurge qui se verrait bien prendre la place du Créateur ?

La nature dépouillée ?

Au gré du développement des colonies et des découvertes de nouveaux horizons, la nature « scientifique » est devenue au XIXe siècle notre nouvel Eldorado : naissance de la biologie et de la paléontologie, de la chimie organique et de la géologie, de la bactériologie et … de l'écologie. L'Éden que nous pensions créer se révèle fragile. L'épée de Damoclès des crises climatiques rappelle que la nature et l'homme partagent une histoire et un destin communs, et que l'oublier sera forcément fatal à l'humanité. ■

Soirée-débat parrainée par *choisir*

L'Ile du Docteur Moreau,
d'Erle Kenton (1932),
jeudi 5 mai, à 17h30,
aux Cinémas du Grütli, Genève.

La projection du film sera suivie d'une disscussion entre le public et Marc Attalah, directeur de la Maison d'Ailleurs d'Yverdon-les-Bains

modération : Patrick Bittar

1 Voir notre dossier « Contrôler l'IA, une utopie ? », in *choisir* n° 695, avril-juin 2020. À commander à administration@choisir.ch (n.d.l.r.).

Culture

Cartographies
(Pour Mezra)

Adrien Bürki, Lausanne
écrivain

LETTRES

Les points d'orgue sont des fictions. L'obstination des symphonies à ne pas finir, à ne se taire qu'à regret au terme d'un chapelet de cataractes, c'est le refus, exprimé à coups de cuivres et de timbales, de la clôture abrupte des histoires. C'est à cela que j'ai pensé au moment où le dos de Lilan a glissé hors de ma vue. Un clarinettiste jouait pour les badauds une macédoine des grands succès de la musique classique, ceux que les publicités télévisées avaient adoubés, et leur rumeur m'a suivi, alors que je m'en retournais à mon hôtel, dans un lent *fade out* qui jurait avec la brusquerie de notre au revoir. Nous avions pris congé l'un de l'autre très vite, presque distraitement, comme si nous avions oublié que nous repartions le lendemain, dans des directions opposées. En écho à cette clôture en queue de poisson, après avoir traversé la rivière, j'ai eu la surprise de voir l'hôtel se dresser devant moi, alors qu'il me semblait que je devais, avant de l'atteindre, suivre encore un long boulevard bordé de platanes. Cette amputation imprévue de mon parcours m'a causé une impression désagréable. J'avais espéré me trouver encore dans les rues au moment où Lilan les aurait quittées, afin d'être le dernier à éteindre la lumière, et je me suis senti dépossédé de mon intimité avec elles.

L'erreur que j'avais commise dans l'évaluation de mon trajet me renvoyait bien sûr ironiquement à ce qu'avaient été mes échanges avec Lilan, à cette brève rencontre construite essentiellement autour de et par la topographie, ainsi que l'étaient, finalement, mes rapports avec cette ville. Depuis quelques années, j'avais coutume d'y revenir régulièrement, si possible chaque été ; en septembre, le soleil n'y monte plus assez haut pour écraser, et tend un voile léger qui teinte de fauve les fins d'après-midi. J'y ai mes habitudes et mes cheminements, des triangulations systématiques entre la gare routière, l'hôtel, toujours le même, où je descends, et les bords de la rivière égrenés de restaurants. Il m'arrive, à tort vu ma toujours piètre connaissance de la langue locale, de m'y sentir chez moi, dans la mesure où je m'y contente le plus souvent de mes routines. Ma crainte de m'égarer n'ayant d'égale que ma réticence à afficher trop ostensiblement ma condition de touriste, je ne m'aventure en dehors du terrain coutumier qu'après l'observation attentive d'un

Attaché à la forme brève, Adrien Bürki est auteur de nouvelles et de contes notamment, et réalisateur de courts et de moyens métrages. Lauréat du prix Georges-Nicole en 2019 pour *Sur la chapelle* (L'Aire 2019), il est bibliothécaire-documentaliste scientifique à l'Université de Lausanne et codirige la revue littéraire *Archipel*.

plan. Je définis et mémorise avec soin l'itinéraire à suivre, les noms des voies et les points où, après un carrefour, elles en changent, l'alternance irrégulière des bifurcations, tantôt à droite, tantôt à gauche. Alors seulement, sans en prendre aucun, je m'y risque au pas gymnastique. Je n'ai pas parlé à Lilan de cette stratégie d'exploration, qui l'aurait amusée et désarçonnée. Elle aurait été confortée dans sa démarche en apprenant que la mienne échouait presque toujours : je me perdais dans mes listes mémorisées à la hâte, puis pour de bon dans le quartier inconnu.

Seule une étrangère pouvait me confondre avec un habitant du cru, mais comme pour m'aborder la jeune femme me salua dans ce qu'elle pensait être ma langue, et que j'étais incapable de déceler chez elle un quelconque accent, il nous fallut quelques instants avant de dissiper le malentendu et de se comprendre en anglais, notre unique langue partagée. Nous nous tenions devant un stand de poissons grillés, et elle cherchait des recommandations pour se débrouiller dans la mosaïque de photographies toutes quasiment identiques présentant des formes panées posées sur des lits de frites. De quels poissons s'agissait-il ? Je n'en avais pas la moindre idée. Nous avons choisi la voie prudente consistant à commander un plat au prix médian et nous avons partagé le repas. Autour de nous on rangeait le marché, laissant la place jonchée de feuilles de salades flasques, de fruits gâtés et de chiens, tandis que nous mangions nos poissons non identifiés avec des couverts en plastique sur une longue table de bois. Nous échangions les banalités d'usage sur nos trajectoires, nos lieux d'origine et les raisons qui nous menaient ici. Je m'émerveillais sans le dire de voir converger de si lointains ailleurs – me demandant si elle y pensait aussi. Je ne sais plus qui de nous deux a proposé de marcher, mais je me souviens que je posais en routinier des lieux, alors qu'en dehors de mon triangle ils m'étaient au mieux vaguement familiers. D'ailleurs, très vite, c'était moi qui la suivais.

Se perdre dans des villes inconnues est une marotte depuis longtemps affadie par la prolifération des dilettantes de la déambulation, mais bien vite il m'est apparu que Lilan se livrait à la balade erratique avec un soin tout particulier – toute activité semblait requérir de sa part le plus grand sérieux. Le hasard, chez elle, tenait de la méthode, et à celui des directions elle ajoutait l'intermittence du rythme : régulièrement elle propo-

Culture

Cartographies (Pour Mezra)

sait une halte, sur un muret, une marche d'escalier, et quelques minutes plus tard, sans prévenir ni interrompre la conversation, elle se levait et nous nous remettions en route. Ainsi traversions-nous sans solution de continuité l'espace et le temps de cet après-midi. Cette pratique ne tenait pas chez Lilan à une disposition personnelle, du moins pas totalement, mais bien plus à une posture professionnelle : elle était, m'apprit-elle, *urban planner*, qui me parut d'abord le nom, nappé de *jargonnement* globalisé, d'une profession imaginaire. Ce n'est que plus tard, esprit d'escalier, que je la reliai au terme d'urbaniste. Mais les urbanistes m'évoquaient des gens de bureau, appliquant de grandes règles métalliques sur des plans dépliés et marquant de croix les axes et les immeubles devant être sacrifiés à l'idéal urbain ; *urban planner* convenait mieux à Lilan et à l'image, mobile et souple, qui se dégageait de son usage de l'espace. Ce en quoi cela consistait précisément m'échappait ; probablement la planification, le calcul, la modélisation et la gestion de projets en constituaient-ils une bonne part mais je n'avais pas envie de l'interroger là-dessus, tant me plaisait l'idée qu'il existât un métier qu'on exerçait en battant les rues pour en apprécier les qualités et les défauts.

– Si une ville est bien agencée, bien conçue, me dit-elle, on s'y oriente sans avoir besoin de plan. Les déplacements y sont intuitifs et naturels, et sa configuration seule suffit pour s'y retrouver. Les cartes trichent : elles orientent les chemins.

Je me suis dit que cette fille me plaisait.

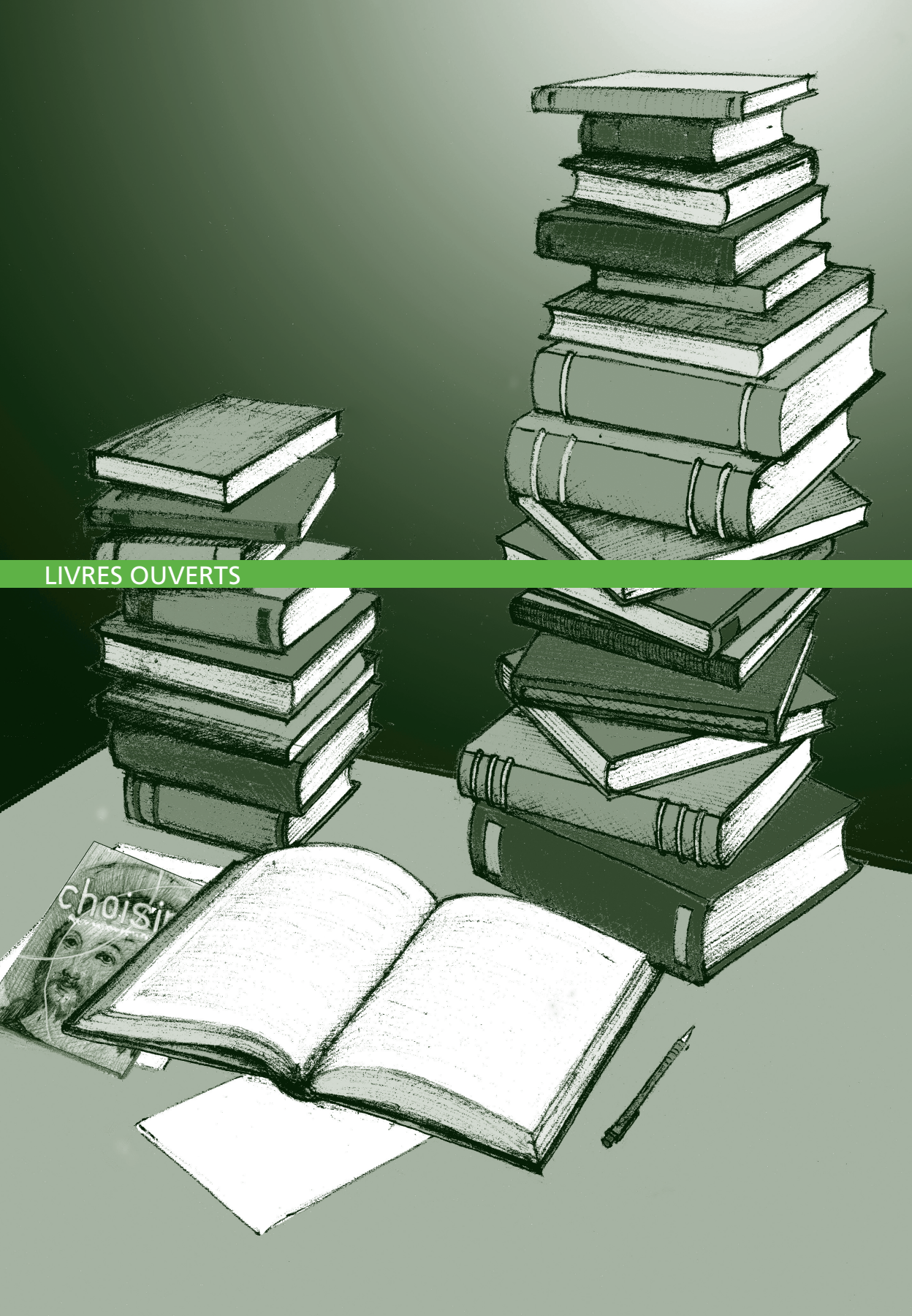
Le jour suivant, je suis repassé par des lieux que nous avions parcourus, mais je ne les reconnaissais qu'à travers le prisme de ma promenade avec Lilan, à croire que son regard sur les façades et les places avait nuancé le mien. Devant l'évidence rétrospective du tracé de nos pérégrinations, il me semblait artificiel d'en imaginer un autre (elle aurait évidemment récusé cette idée). Par le gré de son escorte, elle avait dessiné pour moi, sur un calque léger mais inamovible, un cadastre exclusif où le fil de notre tête-à-tête venait s'inscrire en hachures régulières.

Sans demander d'autorisation, nous avons exploré plusieurs édifices publics, le hall de la préfecture, la bibliothèque d'un institut, le conser-

vatoire. Vers seize heures, nous avons vu des files d'élèves qui sortaient d'un lycée ; Lilan s'y est engouffrée, et moi derrière elle. Personne ne prêtait attention à nous. Les adolescents nous croisaient avec sérieux, leur sac à dos en bandoulière. Nous jouions des épaules pour monter à l'étage, peu dupes de passer pour des enseignants. Le bâtiment devait dater de la fin du XIX^{e} siècle et présentait l'habituel mélange de monumentalité et d'emphase de l'architecture de ces années-là, qu'un fouillis de vitrines, d'armoires et de panneaux pédagogiques réalisés par des élèves embrouillait encore. Nous avons visité des salles de classe vides, des couloirs au carrelage luisant d'encaustique. Au sommet de la cage d'escalier, l'ellipse d'une verrière entremêlait sur une paroi des losanges, des cercles et des formes de circonstance. Je me sentais étrangement excité par l'interdit que nous brisions, certes tout relatif, mais notre expédition n'en demeurait pas moins, à son échelle, une aventure. Nous sommes ressortis en riant, Lilan sous ses cheveux noirs avait un peu de rouge aux joues, et c'est à ce moment précis que j'en suis tombé amoureux. Ce sentiment soudain, semblable aux manies d'un plan, a infléchi la suite de notre escapade, pour moi du moins : j'avais posé le pied sur le territoire mouvant des lectures anxieuses, où la végétation des interprétations prenait trop de place pour y évoluer sans arrière-pensée. C'était comme si toutes les portes que nous avions poussées au cours des heures précédentes donnaient sur une dernière dont je n'osai vérifier si j'en avais la clef. Lilan avait raison, la cartographie infléchit les itinéraires ; de nos pas et de nos désirs.

Mon vol de retour décollait en début de soirée. Le soleil était déjà couché, et l'éclairage public s'allumait lentement, en commençant par les plus grandes artères. J'ai refermé mon Perec, marquant de l'index la page évoquant les villes étrangères – *on ne sait pas aller à la dérive, on a peur de se perdre*. Tout en suivant des yeux ces pointillés qui semaient des routes qui n'étaient ni les miennes ni celles de Lilan, j'ai compris qu'elle était là, la coda de notre histoire : chacun de nous, peut-être, le nez au hublot, survolant ces astérismes singuliers, laissant grand ouvert cet atlas vierge pour d'autres arpenteurs, puis l'avion a viré en silence au-dessus de la nuit qui montait. ■

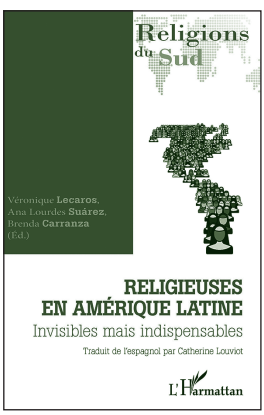
LIVRES OUVERTS



Livres ouverts

ÉGLISES

Véronique Lecaros, Ana Lourdes Suárez et Brenda Carranza
Religieuses en Amérique latine
Invisibles mais indispensables,
Paris, L'Harmattan 2021, 320 p.



Si elles sont bien plus nombreuses que les hommes au sein de l'Église catholique latino-américaine et que leur apport se soit avéré essentiel - notamment dans les domaines socio-éducatifs et de la santé, mais aussi de l'évangélisation -, les religieuses sont « invisibilisées » au sein même d'une institution restée très patriarcale.

L'histoire de l'engagement de ces « ouvrières silencieuses », voire de la répression qu'elles ont subie et de leur martyre sous les dictatures brutales du XX[e] siècle, est encore largement sous-documentée. Si l'on commémore des martyrs comme Mgr Oscar Romero, l'archevêque de San Salvador tombé sous les balles de tueurs d'extrême-droite le 24 mars 1980, combien de religieuses missionnaires, catéchistes ou institutrices catholiques rurales ont-elles subi le même sort ? Elles n'occupent pourtant que peu de place dans le martyrologe du continent latino-américain.

Véronique Lecaros, chercheuse et professeure à l'Université pontificale catholique du Pérou (PUCP), Ana Lourdes Suárez, professeure et chercheuse à l'Université catholique d'Argentine (UCA/CONICET), et Brenda Carranza, professeure d'anthropologie de la religion à l'Université d'État de Campinas (Brésil), ont voulu « rendre visibles » ces femmes.

Elles ont rédigé cet ouvrage à partir des travaux des premières rencontres latino-américaines sur les Congrégations religieuses féminines, qui se sont tenues à Buenos Aires en octobre 2019, avec la participation d'universitaires et de religieuses. Elles ont mis en pages un recueil d'une vingtaine de textes portant sur l'arrivée des congrégations religieuses féminines en Amérique latine pendant la période coloniale, leur engagement pour l'éducation, la santé et les pauvres lors de la construction des jeunes nations latino-américaines au XIX[e] siècle, ou encore la résistance héroïque de certaines d'entre elles sous les dictatures militaires.

Livres ouverts

Les auteures plaident pour une plus grande reconnaissance des femmes dans l'Église. Constatant un déclin notable des vocations féminines depuis les années 60, elles craignent que les réponses insuffisantes de l'institution face aux revendications féministes ne finissent par briser l'engagement des femmes en Église.

Jacques Berset

(Lire à ce propos l'article de Véronique Lecaros « Une force oubliée », paru dans le dossier de *choisir* n° 689, octobre 2018, consacré aux femmes dans l'Église. Disponible sur www.choisir.ch)

Simon Butticaz
Comment l'Église est-elle née ?
Genève, Labor et Fides 2021, 288 p.

Partant de la fondation de l'Église et de ses origines, l'auteur nous amène jusqu'en l'an 120 à travers un ouvrage fort bien documenté. Pourquoi a-t-il choisi d'écrire un livre de plus sur le sujet ? À cause des statistiques désastreuses sur la chute libre du christianisme et parce qu'il décèle dans l'Église émergente du Ier siècle de notre ère une ressemblance avec ce qu'il appelle notre « Église finissante ».

Ainsi l'auteur, sans aucun anachronisme, fait « le pari que la fréquentation des origines chrétiennes est susceptible de nous éclairer sur les principes et critères théologiques qui ont guidé les croyants en Jésus dans leur construction d'Église » et que, peut-être, cela pourrait alimenter la réflexion pour aujourd'hui. Ce faisant, il travaille en exégète historico-critique et ne se pose pas en médecin de la crise ecclésiale européenne. À nous de travailler après cette lecture à une possible actualisation de son propos…

Ce dont l'auteur nous parle, c'est de textes : le Nouveau Testament tout d'abord, mais aussi quelques autres traditions écrites venant de l'Église ou parlant d'elle. Ses questions sont récurrentes : sous quelles formes ? quand ? par quels moyens ? à partir de quels discours et de quelles pratiques l'Église du Christ est-elle née ? Le théologien mêle ainsi histoire et exégèse. Son enquête diachronique cherche à retracer « le processus d'émergence et de construction de l'Église - ou plutôt des Églises - dans les cent premières années du christianisme ».

Au fil de l'ouvrage, le lecteur découvre ainsi des ecclésiologies diverses, des modèles et des pratiques ecclésiales multiples qui révèlent ce que l'auteur nomme une « réalité hybride ». Dans une recherche de constante et de continuité, il nous fait découvrir les critères qui permettent aux premiers chrétiens de vivre de la mémoire de Jésus en petites communautés et de fonder une

confession de foi commune malgré cette diversité. Ces premières communautés cherchent leur équilibre entre le temps de Dieu et le temps humain, entre Dieu et l'humanité. Elles vivent un christianisme pluriel, avec des ecclésiologies plurielles.

La diversité n'est donc pas un problème ! Elle est même constitutive du christianisme, que les modèles suivis soient institutionnels ou charismatiques. Il ne s'agit pas d'un morcellement ecclésial, car l'Église tout entière est contenue dans chaque communauté locale, aussi différente soit-elle de la communauté d'à côté. Car c'est ainsi que l'Incarnation prend corps dans l'Église.

Si l'unité de l'Église primitive s'est fondée sur la foi des croyants en la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, si la mise en œuvre de cette foi est l'amour réciproque, si l'acclimatation au monde n'a jamais affadi la transcendance, pouvons-nous y trouver de quoi vivre en chrétien aujourd'hui ? La question reste ouverte…

Anne Deshusses-Raemy

Jacques-Benoît Rauscher
L'Église catholique est-elle anticapitaliste ?
Paris, Presses de Sciences Po 2019, 128 p.

Paradoxe : il appartient à un historien « de gauche » et marqué par la culture protestante, même si la foi lui est devenue étrangère, de rendre compte d'un ouvrage écrit par un religieux dominicain. Outre ses profondes connaissances théologiques, l'auteur fait preuve d'un grand savoir dans les domaines philosophique, économique et social, ce dont témoigne la riche bibliographie qui clôt son livre.

J.-B. Rauscher part du constat que si la position du magistère romain en matière de morale sexuelle et familiale est bien connue et largement diffusée, le rapport de l'Église catholique au capitalisme reste flou. Renonçant à remonter au « communisme » des premiers groupes chrétiens, ni même au christianisme social de Félicité de Lamennais, il centre son étude sur une période beaucoup plus contemporaine, qui commence en 1891 avec l'encyclique *Rerum novarum* du pape Léon XIII, dont il montre les limites. Souvent perçu comme moderniste, voire « socialiste », ce texte affirme en effet la légitimité de la propriété privée et s'oppose prioritairement au marxisme. Le capitalisme n'y apparaît « qu'en creux ». Il en va de même avec les encycliques suivantes, de Pie XI à Benoît XVI. Tout au plus les excès du capitalisme sont-ils dénoncés, non le système lui-même.

Dans un texte tout en nuances, et qui requiert par là même une lecture exigeante, l'auteur décline les diverses positions dans l'Église, de la théologie de la libération à une acceptation d'un capitalisme « modéré » et « démocratique », complété par la charité chrétienne. Pour J.-B. Rauscher, il convient de se pencher en priorité sur l'*ethos* du catholicisme, et pour cela de revenir aux textes bibliques de l'Ancien et du

Livres ouverts

Nouveau Testaments, particulièrement aux enseignements de saint Thomas d'Aquin. Ce qui ne résout cependant pas totalement le problème de « l'illisibilité de la position catholique » face au capitalisme, qui réside dans l'antithèse entre une application illusoire de la pureté chrétienne et sa mise entre parenthèses dans le champ économique.

S'il n'apporte pas une solution claire et définitive à cette problématique, le livre propose une réflexion stimulante, à la jonction entre considérations théologiques et économiques.

Pierre Jeanneret

Valérie Aubourg
Réveil catholique
Emprunts évangéliques au sein du catholicisme
Genève, Labor et Fides 2020, 384 p.

Il y a une quinzaine d'années, à Lyon, j'accompagnai des amis à la messe dominicale de la paroisse qu'ils fréquentaient, animée par une communauté charismatique. À la sortie, ils furent très surpris quand je leur expliquai que certains aspects de la célébration me rappelaient ce que je voyais dans des assemblées évangéliques.

Le livre de Valérie Aubourg (Université catholique de Lyon) sur les emprunts évangéliques au sein du catholicisme adopte une approche ethnologique pour une analyse du phénomène d'« évangélicalisation » du catholicisme, qui dépasse aujourd'hui le cadre du Renouveau charismatique.

Après une mise en contexte résumant les contours et l'évolution du christianisme charismatique, le volume s'attache principalement à trois exemples observés dans la région lyonnaise : Miracles et Guérisons (offre inspirée par l'Association internationale des ministères de guérison, fondée en Suisse en 2002), la Prière des mères (apparue en 1995 dans le sud de l'Angleterre) et la paroisse Sainte-Blandine (avec le groupe pop rock Glorious) comme exemple de *megachurch* catholique. Et cela sans les confondre : la dynamique étudiée ne s'y exprime pas de manière homogène et les publics ne sont pas identiques.

Des milieux catholiques s'intéressent à ce qu'ils perçoivent comme un « christianisme qui marche » et s'approprient cette inspiration à l'enseigne de la « nouvelle évangélisation ». Ils ne reprennent pas tout du monde évangélique et n'entendent pas sacrifier leur identité catholique, tout en s'ouvrant à des collaborations avec des croyants évangéliques. L'institution n'est pas remise en cause, les pratiques centrales restent catholiques et l'expression de la foi conserve des traits distincts, mais l'inspiration d'un

style, d'un modèle de communauté et de certaines pratiques crée des juxtapositions.

D'autres enjeux apparaissent en arrière-plan, par exemple celui du rôle des laïcs à travers les responsabilités qu'ils assument dans ces contextes. À travers des exemples comme celui de Sainte-Blandine, on voit aussi comment une paroisse peut devenir missionnaire, avec une dynamique affirmée de croissance, en ciblant ce public naturel que sont les catholiques éloignés de la pratique.

Ces démarches restent minoritaires et ne satisfont évidemment pas toutes les sensibilités catholiques. Elles représentent l'un des modes de reconfiguration du catholicisme contemporain et illustrent l'interaction entre différentes cultures chrétiennes face au défi d'apporter de façon pertinente le message de l'Évangile dans le monde contemporain.

Jean-François Mayer

RELIGIONS

Matthew Wood
Spiritualité et pouvoir
Les ambiguïtés de l'autorité religieuse
Genève, Labor et Fides 2021, 320 p.

Ce livre de sociologie religieuse remet en question l'idéologie habituelle des sociologues traitant de religion. Pour ceux-ci, il va de soi que l'hémorragie subie par les religions établies n'est que le pendant du triomphe de l'autonomie individuelle prônée par la philosophie des Lumières. Cette vision simpliste se retrouve dans presque toutes les études sur le courant *New Age*, terme attrape-tout (du chamanisme au spiritisme en passant par les rites de possession, la magie, l'occultisme) qui, décontextualisé, relève davantage du marketing médiatique que de l'analyse sociologique, nous dit l'auteur.

Matthew Wood montre que cette vision libérale ne fait pas droit à la « spiritualité » séculière vécue aujourd'hui. Là, divers sentiments religieux aux carrefours de réseaux informels répondent aux déplacements déstabilisants des rapports sociaux. Cette « spiritualité » remise dans son contexte engendre des autorités non structurantes, hors de toute contrainte institutionnelle établie. Ainsi l'auteur observe dans le Nottinghamshire des groupes de méditation et de *channeling* (où un médium sert de *channel* - c'est à dire de canal - entre un public et des « maîtres ascensionnés »).

Le lecteur appelle de ses vœux des analyses semblables portant sur les charismatiques, les praticiens du soufisme ou même des horoscopes. Loin des a priori habituels, les sociologues de profession apprendront de ces analyses novatrices dans le prolongement critique de Pierre Bourdieu et Michel Foucault. Car, point remarquable et rare, cet ouvrage se nourrit d'une observation attentive des pratiques.

Étienne Perrot sj

Livres ouverts

TÉMOIGNAGE

Marie Cénec
L'insolence de la Parole
Paris, Bayard 2020, 104 p.

Marie Cénec, théologienne et pasteure, nous offre un livre-témoignage sur l'évolution de sa foi : le « passage de la contrainte à la liberté de croire », l'évolution d'une « foi utilisée pour prendre le pouvoir sur les consciences et sur les corps » des milieux évangéliques extrêmes, à une voix de liberté des textes bibliques. Elle a relevé le défi immense de rejeter le Dieu des fondamentalistes : « Il est possible de croire et de réfléchir », dit-elle.

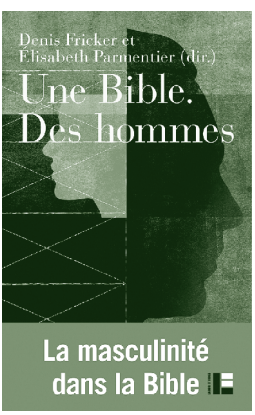
C'est en questionnant les textes bibliques sans relâche qu'elle en a découvert la complexité. La Bible est devenue « l'outil d'une libération », une « parole insolente et créatrice ». On peut vivre de questions ouvertes et de partage de doutes dans une Église « lieu de résonnance et de passage d'une parole riche et féconde, d'enseignements inspirants » !

« Au creuset de l'essentiel, je brûle de la joie d'exister […] fruit de la liberté conquise sur soi-même, teintée d'une certaine gravité car lestée du mystère du vivant. » Et cette joie qui l'habite, qu'elle nous a partagée, entre autres, dans les rencontres *Un auteur un livre* qu'elle a co-organisées jusqu'en début 2022, est le signe que la foi est le chemin, sans fin et toujours à reprendre, vers la vérité de sa propre démarche et de son être.

Marie-Thérèse Bouchardy

BIBLE

Denis Fricker et
Élisabeth Parmentier (dir.)
Une Bible. Des hommes
Genève, Labor et Fides 2021, 256 p.



Voici un livre original, qu'il ne faut pas lire à la suite, mais en choisissant tel ou tel chapitre. Il s'agit, en effet, de « regards croisés sur le masculin dans la Bible », écrits en tandems mixtes et œcuméniques, ce qui rend la lecture passionnante et parfois amusante. Ce qu'on ne peut pas dire de tous les livres de théologie ! Le thème de l'ouvrage est de montrer que l'identité masculine dans la

Bible n'est pas uniforme, donnée d'avance, mais multiple et chaque fois singulière, comme la vie elle-même. Je ne mentionnerai ici que les aspects qui m'ont le plus frappé.

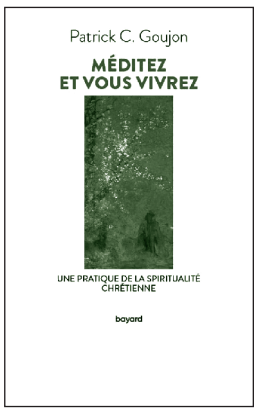
Voici Joseph, le père de Jésus, muet dans le texte biblique mais répondant à l'ange dans un texte apocryphe du IIe siècle qui nous le montre, vieillard, prendre Marie sous sa protection (ce qui annonce « la virginité perpétuelle » de Marie, thème inconnu du Nouveau Testament). Voici Samson, l'homme fort mais faible, sorte d'être hybride, qui meurt en faisant s'écrouler le temple de Dagôn sur les Philistins. Cette histoire célèbre semble s'interroger « sur la légitimité qu'il y a à vouloir attribuer la violence d'un homme à la volonté de Dieu » ; derrière l'ironie, il y aurait une critique du mâle violent. Voici Job, dont les auteur·es soulignent la vulnérabilité, paradigme d'une nouvelle virilité ?

Voici enfin nos Douze apôtres, ce « club pour hommes » (!), qui se trouvent moins liés par une unité factice que traversés par leurs propres contradictions - ma question serait alors : après la résurrection du Christ, le club s'ouvre-il ? Enfin, voici saint Paul, dont on souligne à juste titre la « présentation de soi paradoxale » avec les images de la sage-femme, par exemple, qui induisent un « portrait maternel » de Paul.

Henry Mottu

SPIRITUALITÉ

Patrick C. Goujon
Méditez et vous vivrez
Une pratique de la spiritualité chrétienne
Paris, Bayard 2021, 192 p.



Que faire quand tout semble voler en éclat et le sol se dérober sous nos pas ? La méditation ne résout pas ces crises, mais elle nous aide à devenir des hommes et des femmes capables de répondre et d'agir. Elle permet à chacun de vivre un peu mieux, porté par la Parole de Dieu. Si notre cœur reçoit cette Parole et s'en nourrit, elle devient alors Parole vivante et *transformante*. Choisir de méditer la Parole, de s'asseoir pour l'accueillir, c'est donner à sa vie la chance d'aller de l'avant.

Ce livre voudrait situer la méditation dans la vie chrétienne et proposer un chemin pour la pratiquer. Il donne de précieux conseils. Ainsi trouver la juste attitude pour faire silence en soi : il vaut mieux ne pas chercher à faire le vide mais se préparer à écouter comme le demandait saint Benoît : « Écoute, mon fils, les préceptes du Maître, et prête l'oreille de ton cœur. » À chacun d'être à l'écoute de l'Esprit pour discerner ce qu'il peut admettre en son intérieur sans trop troubler son colloque avec Dieu, car dans notre

Livres ouverts

monde bruyant et tourmenté, ne nous dispersons pas et ne négligeons pas ce que Dieu nous offre : lui parler. Entraînons-nous à garder vivante la Parole reçue comme Parole personnelle.

Les quinze chapitres de ce livre veulent mettre en lumière la méditation de la tradition chrétienne, en précisant ce que cette méditation apporte à l'existence des croyants. On lira dans chaque chapitre des textes spirituels qui résonnent avec des pages de l'Ancien et Nouveau Testaments. L'auteur, prêtre jésuite, souhaite permettre au lecteur de circuler d'un texte à l'autre pour être amené à rendre grâce pour la présence insaisissable de Dieu dans son histoire et en recevoir une immense espérance.

Monique Desthieux

Gabriel Ringlet
Va où le cœur te mène
Paris, Albin Michel 2021, 160 p.

C'est dans la fabuleuse histoire du prophète Elie - d'une modernité sidérante ! - que nous entraîne Gabriel Ringlet, avec ce récit d'une naissance à la vie spirituelle, tissé autour du poème de la montagne (ou le poème de l'Horeb). Voilà Elie à la recherche d'un « Dieu-poème » afin de « changer de Dieu » !

Ce « guérisseur de la pauvreté », cet « éveilleur de souffle » a été, dans sa folie, un « magicien des ténèbres » qui a sauvagement et cruellement combattu, dans une foi défigurée par l'idéologie, ceux qu'il considérait comme des mécréants au nom d'une vision de Dieu pervertie (pouvoir et vengeance). Il ira purger sa violence dans le désert et montera au plus haut de l'Horeb, sur la « montagne du retournement », dans la rencontre avec le souffle ténu. Un intégriste qui se convertit et qui a le rang de prophète !

Dieu « ne va pas chercher ces accoucheurs d'avenir parmi les têtes de classe… Il les prend comme ils sont, là où ils sont, au cœur de la vie ordinaire. » Le prophète est celui qui « tente de débusquer ce qui se cache sous les apparences… il dénonce l'insupportable […] Quand il est minuit dans le monde, il contemple déjà le lever du soleil […] ni héros ni dévot », il est comme « le berger de l'humaine transhumance » comme le dit Gérard Bessière. Elie est présent dans tout le Nouveau Testament, dans le Coran, dans le Talmud. Ce grand converti de la réconciliation est aussi présent dans nos vies. « Trois mille ans après sa déclaration pyromane, son feu reste d'une jeunesse insolente et son audace spirituelle d'une modernité rare. »

C'est en poète que Gabriel Ringlet nous parle aussi de l'ange - « ange boulanger » comme il l'appelle - qui encourage Elie, du fond de son dé-

sespoir dans le désert, à continuer sa route. « L'ange n'appelle pas à croire ou à ne pas croire, mais à avoir faim. »

Dans la dernière partie du livre, Gabriel Ringlet s'adresse à son filleul qui porte le nom d'Elie. Un enfant qui, du haut de ses deux ans, l'a aidé à traverser les temps bouleversés par la pandémie - une leçon d'émerveillement ! Ainsi il fait un pont entre les âges pour que chacun accueille cet enfant qui nous habite en laissant résonner « ce son subtil qu'on entend à peine ».

Marie-Thérèse Bouchardy

David-Marc d'Hamnonville
Si tu veux la vie
Paris, Albin-Michel 2021, 272 p.

L'auteur, peintre, poète et depuis de nombreuses années moine bénédictin, a cherché à s'unifier de plus en plus en suivant la Règle qu'il aime, celle de saint Benoît. Ce trésor de sagesse, il a voulu le partager avec son neveu Télio, en proie à des difficultés dans sa vie professionnelle et de jeune papa.

Chaque récit commence par une citation de la Règle, qu'il illustre comme un peintre en décrivant son vécu gouverné par cette Règle. Ainsi la fameuse recommandation de saint Benoît « Écoute bien » est illustrée à travers son expérience de marin breton. Il faut « choisir d'écouter » d'où vient le vent pour bien gouverner son voilier. Tout différent est « d'entendre » des sons qui proviennent du milieu ambiant, comme le cri des mouettes ou le léger clapotis des flots, car ils n'influent pas sur la conduite du bateau.

Le moine écrit aussi à sa nièce Solen, qui est en recherche d'une vie de prière authentique. Elle le questionne avec pertinence sur sa manière de vivre l'office divin sept fois par jour. Voilà ce que la Règle nous dit, répond-il : « Pour chanter les psaumes, tenons-nous de telle sorte que notre esprit soit en accord avec notre voix. » Dans la liturgie monastique, le corps est mobilisé par une alternance de positions - debout, assise, inclinée - permettant à l'esprit de demeurer en « éveil » pour adorer, louer, supplier, remercier son Seigneur à travers les psaumes. Ceux-ci sont alternativement récités, chantés, tantôt par un seul frère, tantôt par la petite schola ou le chœur tout entier. Ces changements de position et de rythme cherchent à maintenir l'esprit en vigilance.

L'oncle insuffle ici le prodigieux sens de la mesure qu'avait saint Benoît pour diriger ses moines. Le saint ne souffrait ni nonchalance ni tiédeur. Il indiquait une voie qui serait le juste milieu entre la tension ascétique et le laisser-aller paresseux. Ses enseignements, qui perdurent depuis le VI^{e} siècle, sont toujours actuels. Ils reflètent le désir de prêter une grande attention à l'humain. « C'est à la faiblesse que l'on prêtera attention », nous dit la Règle. La beauté d'un être ne se perçoit pas d'emblée, elle demande de l'attention, du temps et le dépassement des pauvretés qui souvent nous dissuadent d'aller plus loin.

Monique Desthieux

Livres ouverts

François-Xavier Amherdt,
7 jours - 7 dons - 7 béatitudes
Zurich /Wien/ Münster, LIT Verlag
2021, 114 p.

À chacun des sept jours de la semaine, l'auteur, professeur de théologie pastorale et de pédagogie religieuse à l'Université de Fribourg, associe une béatitude et un don de l'Esprit saint. L'incitation à vivre les béatitudes consiste à suivre le Christ dans sa mission, car, selon les évangiles, il les a toutes vécues. S'ouvrir à la grâce de recevoir un don de l'Esprit, c'est chercher à se fortifier dans la vie spirituelle.

Par exemple le mardi, dont le nom vient de Mars, divinité de la guerre, devient chez notre auteur le jour de la béatitude invitant à M comme *Miséricorde* et à la bienveillance. Nous sommes incités à donner et à pardonner pour essayer de reproduire un humble reflet de la perfection de Dieu qui donne et pardonne sans relâche. Mais pour ce faire, il nous faut le don de l'Esprit associé à ce jour, celui de « l'intelligence ». Il est une aide à « lire avec le cœur à l'intérieur » des situations et des êtres, à regarder les autres et à les voir comme Dieu lui-même les envisage, au-delà des apparences parfois irritantes.

Pour vivre pleinement ces béatitudes, voies de sainteté et de bonheur, l'auteur rappelle, à la suite de l'évangéliste Matthieu dans son sermon sur la montagne, qu'il faut choisir le seul « Maître ».

En fin de parcours est proposée l'image du smartphone du Seigneur ouvert sept jours sur sept, qui permet d'entrer en contact avec le Dieu Un et Trine, grâce à son indicatif à trois chiffres - au nom du Père qui nous aime, de son Fils qui nous sauve, du Saint Esprit qui nous inspire. Les sept chiffres qui suivent représentant les attitudes anthropologiques fondamentales de la prière biblique, comme la louange, l'action de grâces, l'écoute de la Parole, la supplication, l'abandon… Un petit livre qui offre une multitude de pépites !

Monique Desthieux

THÉOLOGIE

Denis Müller
Petit dictionnaire de théologie
Genève, Labor et Fides 2021, 255 p.

Feuilleter un dictionnaire par pur plaisir ? Peu d'entre nous le feront… Pourtant ce « petit dictionnaire » en vaut la peine. Mais, me direz-vous, un « petit dictionnaire de théologie », ne serait-ce pas uniquement un pâle reflet du grand *Dictionnaire critique de théologie* de Lacoste ? Alors là, je vous assure, cela n'a rien à voir !

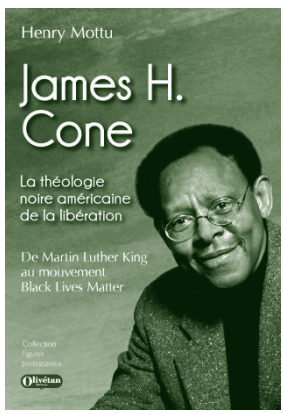
C'est qu'ici les mots n'ont pas de réelles définitions ; ils sont déclinés sous forme d'articles dont la cohérence d'ensemble est de proposer un système de pensée ainsi que des interprétations très personnelles de l'auteur.

L'ouvrage contient évidemment du vocabulaire théologique spécifique comme *herméneutique*, *justification* ou *théonomie*. Sans oublier un article sur la *Vierge Marie*. Mais on y trouve aussi des mots tout simples, absents de la plupart des dictionnaires de théologie, comme *bonté*, *enfant*, *déconstruction*, *inertie*, *responsabilité* ou *santé*. Et puis nous y trouvons des entrées sur des thèmes dans l'air du temps comme *abus sexuels* ou *climat*.

Le regard de l'auteur quitte la théologie classique, le propos déplace le lecteur et l'amène à reconstruire lui-même sa pensée et ses convictions. L'ouvrage est réellement stimulant.

Anne Deshusses-Raemy

Henry Mottu
James H. Cone. La théologie noire américaine de la libération
De Martin Luther King au mouvement Black Lives Matter
Lyon, Olivétan 2020, 160 p.



En bon connaisseur de la théologie protestante aux États-Unis, Henry Mottu, pasteur et professeur honoraire de la Faculté de théologie de l'Université de Genève, offre une présentation claire et bien documentée d'un des représentants les plus connus de la théologie noire américaine de la libération : James H. Cone (1936-2018). Plus authentique intellectuel afro-américain que prophète, il fut professeur de théologie systématique pendant toute sa carrière à l'Union Theological Seminary de New York. En théologien, « il a lutté pour la dignité du peuple noir et contre le racisme blanc, non par le fusil ni par les discours, mais par la pensée ».

Henry Mottu développe cette note centrale de la personne et de l'œuvre de Cone en sept chapitres. Après

Livres ouverts

une présentation biographique, il mentionne quelques grands précurseurs (F. Douglass, W.E.B. Du Bois, J. Baldwin et surtout M.L. King et Malcolm X), montrant ainsi au lecteur l'arrière-fond socioculturel et théologique de Cone.

Les chapitres centraux du livre sont basés sur les trois principaux ouvrages du théologien noir : *Black Theology and Black Power* (1969), *God of the Oppressed* (1975) et *The Cross and the Lynching Tree* (2011). Partout est présente, développée et précisée - avec des moments autocritiques - la compréhension basique de la tâche de la théologie noire dans le contexte américain : « …analyser la condition de l'homme noir à la lumière de la révélation de Dieu en Jésus-Christ dans le but de créer une nouvelle compréhension de la dignité noire parmi les Noirs et de rendre son âme au peuple noir afin de détruire le racisme blanc ». Je trouve particulièrement touchants les interprétations de spirituals et de blues et le parallélisme, très parlant, entre la croix du Christ et l'arbre du lynchage qui a profondément marqué l'histoire des Noirs de 1880 aux années 1950.

Le livre se termine sur une présentation des critiques adressées à Cone. Henri Mottu y ajoute synthétiquement une réflexion sur les forces et limites de cette théologie et sur le racisme qui imprègne les habitudes, mœurs et langages en Amérique comme en Europe. Son livre élargit nos vues sur la réalité ecclésiale et sociétale, tout en nous confrontant à nos propres stéréotypes et racismes … bien cachés.

Stjepan Kusar

LITTÉRATURE

Anne Brécart
La Patience du serpent
Chêne-Bourg, Zoé 2021, 190 p.

Christelle et Greg, avec leurs deux petits garçons, ont quitté la Suisse pour sillonner le monde. Fuite ou désir d'aventure ? À Tiburcio, sur la côte mexicaine, ils posent leur minibus pour expérimenter une autre vie. Un jour Ana Maria, une femme du village, fait irruption dans leur environnement. Entre le chamanisme et la relation étrange où les entraîne cette femme, la vie du couple est perturbée. Par une écriture réaliste et poétique, l'auteur nous fait entrer progressivement dans une quête de soi et du couple lourde de questionnements.

Marie-Thérèse Bouchardy

JAB
CH-1227 Carouge
PP/Journal

Poste CH SA

« Alors on vit s'avancer sur l'estrade une petite vieille femme de maintien craintif, et qui paraissait se ratatiner dans ses pauvres vêtements. Elle avait aux pieds de grosses galoches de bois, et, le long des hanches, un grand tablier bleu. Son visage maigre, entouré d'un béguin sans bordure, était plus plissé de rides qu'une pomme de reinette flétrie, et des manches de sa camisole rouge dépassaient deux longues mains, à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint des laines les avaient si bien encroûtées, éraillées, durcies, qu'elles semblaient sales quoiqu'elles fussent rincées d'eau claire ; et, à force d'avoir servi, elles restaient entrouvertes, comme pour présenter d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de souffrances subies. Quelque chose d'une rigidité monacale relevait l'expression de sa figure. Rien de triste ou d'attendri n'amollissait ce regard pâle. Dans la fréquentation des animaux, elle avait pris leur mutisme et leur placidité. C'était la première fois qu'elle se voyait au milieu d'une compagnie si nombreuse ; et, intérieurement effarouchée par les drapeaux, par les tambours, par les messieurs en habit noir et par la croix d'honneur du Conseiller, elle demeurait tout immobile, ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir, ni pourquoi la foule la poussait et pourquoi les examinateurs lui souriaient. Ainsi se tenait, devant ces bourgeois épanouis, ce demi-siècle de servitude. »

Gustave Flaubert